

Jean RIGAUD

LES CHRONIQUES DE

L'ORDRE BANC

Fragments

NUL MEMBRE DE L'ORDRE BLANC NE SAURAIT PRÉTENDRE À UNE IDENTITÉ DISTINCTE.
UN NOM QUI DÉSIGNE RATTACHERAIT À L'ÉPAISSEUR TELLURIQUE,
ONFUSAUX C AGGLOMÉRATS DES HOMMES ET AUXLIENS QUI LES ENGLUENT.
CE SERAIT OUBLIER QU'IL S'AGIT DE DAMER LES LIGNES QUI CROISILLONNENT CETTE TERRE,
IMPRIMER LA STRUCTURE VOULUE PAR L'ORDRE,
ET REFOULER LES GLUANTS GÉNÉRATEURS DE CHAOS.

TOUT PORTEUR DU MANTEAU BLANC NE PEUT SE PRÉSENTER QU'EN TANT QUE FILS OU FILLE DES ÉTOILES,
OU USER DE L'ARTIFICE D'UN « JE » QUI NE LE PRÉCISE PAS PLUS QU'UN TITRE D'ÉCUYER, DE SUPÉRIEUR OU DE PRIEUR.
AINSI, À TRAVERS LES ÂGES, SE POURSUIT LA LITANIE DES « JE » ILLUSOIRES,
QUE PEUVENT SÉPARER DE VASTES PLAGES DE TEMPS ET D'ESPACE.

ORIGINES

1

LA CHUTE

Notre vaisseau voguait à l'arrière-garde extrême de la flotte qui se dirigeait à vitesse constante vers sa destination de combat, triangle éployé sur d'immenses étendues, lorsqu'un souffle soudain nous dévia de notre route. Le vaisseau, en dépit de nos efforts pour redresser sa trajectoire, fut poussé loin de l'escadre, et tel était ce tourbillon qu'il brouilla l'espace autour de nous, explosion de particules irradiant une lumière disjointe, tantôt polarisée en incolore faisceau d'œil cyclopéen, tantôt fluorescences vertigineuses simulant les couleurs du prisme, si bien qu'il nous fut impossible de transmettre des renseignements sur l'inquiétant phénomène qui nous enveloppait. Les signaux les plus éprouvés se perdaient au sein de cet éclatement diffus et perpétuellement mouvant, se décomposaient en couleurs élémentaires égarées au travers de l'instable marqueterie polychrome.

Ainsi, incapables de faire le point, isolés dans les gouffres, nous poursuivions une incontrôlable dérive, mal protégés par les puissantes parois curvilignes contre cet enchevêtrement pullulant dont les brusques rafales, jaillies de partout alentour, nous déséquilibraient, nous secouant et nous arrachant de nos postes ou, au contraire, nous plongeant dans un état de torpeur qu'il était douloureux de rejeter.

Nous parvînmes pourtant, grâce au sévère entraînement qui avait rendu nos gestes autonomes, à maîtriser les organes essentiels du vaisseau et même à colmater la brèche qu'annonçait une ligne brisée dont l'élargissement en fissure nous aurait disloqués, parcelles aussitôt absorbées par le tournoiement ininterrompu.

Neuf jours durant nous fûmes entraînés sur des parages inconnus à une vitesse que nous ne pouvions évaluer, tout point de repère supprimé, et les constellations familières flottaient et basculaient sous l'effet de cette pulvérisation chaotique.

Tout à coup une brume épaisse gris bleuté, teinte qui nous éblouit d'abord par sa terne uniformité tant nous étions accoutumés aux mirages colorés, freina durement le vaisseau. Le pilote parvint, par des manœuvres improvisées et des tentatives hasardeuses à l'aide d'organes qui ne répondaient plus que spasmodiquement, à éviter l'impact de plein fouet qui nous aurait écrasés, et notre bâtiment s'enfonça sur sa lancée entre deux émergences pierreuses où, après avoir couru sur son erre, il se cala comme un coin dans l'angle de leur jonction.

Amarrés à plat sous nos sièges, plus hébétés qu'anxieux, nous reçûmes au long des os la brisure qui fendit l'étrave, mais l'habileté du pilote permit que cette vibration mortelle nous parcourût comme fils tendus et allât se perdre loin en arrière sur des eaux qu'elle souleva en muraille abrupte dont la masse retombante envahit le vaisseau désarticulé, nous submergeant à demi étouffés, avant de refluer sur la plaine liquide.

Nous gravâmes péniblement les pentes hachurées de stries noires et grises ; la brume pesante comprimait nos poitrines et nous devions nous relayer pour porter le corps du pilote et des cinq autres compagnons que le choc avait démembrés, les réduisant à une sinuosité affaissée en boule flasque sitôt que nous les déposions. Aussi ne pouvions-nous les hisser sur le versant raide qu'en les jetant en travers de la nuque comme sacs oblongs, et chacun fut, à tour de rôle, contraint à ce devoir répugnant. Le découragement s'infiltrait en nous, confrontés à cette lourde mollesse dont la montée, loin de l'alléger, accentuait la pesanteur.

Deux encore, suffoqués par la vapeur, s'affalèrent à mi-côte et, entraînés par la déclivité, roulèrent jusqu'à l'eau noire. Nous les vîmes, englués d'argile brunâtre, gangue épaissie à chaque révolution du corps, trouer le plan de laque nocturne qui les absorba sans frémir.

Nous gagnâmes cependant la plate-forme étroite et longue, entaillée de gorges au fond desquelles s'étaient étalées les eaux plates ; failles que les plissements avaient incrustées de masques tordus, grimaces de la pierre, obscènes menaces protégées par leurs auvents schisteux, que nous contemplâmes avec un trouble inquiet.

Puis nous rendîmes les honneurs funèbres.

BRUMES ET LIANES

Dans l'épais mélange gazeux où nous évoluions au ras des eaux, les formes se distordaient et flottaient, peu différentes des inclinaisons floues qu'elles acquéraient plongées dans le liquide au bas des pentes quand il devenait translucide. Les mêmes manifestations se reproduisaient chaque fois que nous quittions les crêtes caillouteuses pour aller vers l'eau et les bois denses, peuplés d'arbres dont la vie active sous une apparence ralentie nous surprenait. Aussi tentions-nous de nous maintenir sur les sommets ; par malheur l'exploration rendait difficile la permanence sur les hauteurs et nous contraignait à descendre, lentement, pas à pas, afin de nous familiariser avec le milieu hostile dans lequel nous pénétrions.

Plus rien ne fonctionnait convenablement sitôt qu'étaient atteintes ces zones troubles où la conscience d'être se transformait en ivresse légère, si peu déplaisante que, au début, nous n'y prîmes pas garde, attirés plutôt, exaltés à certains moments par cet état nouveau d'excitation qui causa la perte de plusieurs des nôtres tombés dans des embûches que nous ne parvînmes à prévoir qu'après plus d'un revers.

L'ingénieur spécialiste en mémoire chargé des modèles amassés par l'expérience se désolait de son inefficacité, inapte à déchiffrer le brouillard ondulant qu'il interrogeait avec une passion tenace. Du ciel nous ne pouvions rien apercevoir tant que le rayonnement du soleil qui nous chauffait répandait sa brume bleutée. Même après son coucher les soleils lointains se mouvaient en rotation rapide qui rendait douteuse leur localisation et les enroulait en spirales scintillantes.

Nous étions perdus quelque part dans une voie cloutée de polyèdres brillants, dont seuls les deux navigateurs, s'ils n'avaient péri au cours de l'accostage, auraient eu chance de démêler l'embrouillement. Eux disparus et la combinaison des souvenirs déréglée, ne subsistait que l'angoisse d'être oubliés sur les brisures de ces vertèbres émergentes.

Les armes étaient utilisables seulement par saccades imprévisibles, enrayées soudain pour causes inconnues, ramollies en quelque sorte au centre de leur alliage, tout aussi médiocres massues car elles risquaient alors de se tordre inopinément, désormais irrécupérables.

Mais l'ennemi ne se montra pas tout de suite. Il semblait que ces lieux fussent inhabités par des êtres pensants ; telle était l'opinion du plus sage d'entre nous qui nous expliqua comment il imaginait mal une forme évoluée d'existence dans ce milieu trop proliférant ou trop aride. Tout au plus pouvait-on la concevoir sur les franges intermédiaires, mais elles étaient à son sens trop réduites. Nous ne sûmes jamais ses conclusions définitives car, un matin, nous le retrouvâmes étranglé par une liane poilue. Il était parti solitaire selon son habitude en quête des formes de vie élémentaires dans les mousses de la forêt et son cadavre fut long à découvrir.

Nos provisions épuisées nous dûmes nous procurer de la nourriture. Les eaux abondaient en animaux oblongs, cartilagineux, dont la chair s'avéra mangeable et calorifique, en dépit du dégoût que nous inspirait son absence de fermeté.

Alors commença, déroutante, à s'infiltrer la peur d'être contaminés par la mollesse imprécise qui nous circonvenait, et, pour nous en prémunir, les plus habiles inventèrent des moyens de sauvegarde. À force d'approximations successives ils déterminèrent la durée qu'il ne fallait en aucun cas dépasser avant de remonter sur les crêtes plus salubres et mirent au point des exercices de verticalisation qui raidissaient l'épine dorsale et l'entraînaient à lutter contre l'affaissement insidieux dont nous n'étions jamais assurés qu'il ne nous surprendrait pas en plein sommeil.

Cette discipline redécouverte nous fut d'un grand secours et nous l'acceptâmes avec reconnaissance, tenant pour Supérieurs ceux qui avaient forgé ce procédé inédit de lutte.

Vaudrait-il mieux passer sous silence cet épisode pénible et déchirant ? Qui sait comment nous serons jugés s'il advient qu'un jour les nôtres nous retrouvent ? Ainsi que nous en gardons le ferme espoir.

Il est pourtant du devoir d'un chroniqueur de rapporter les faits sans fard ni lacune, quand bien même les conséquences de cette véracité seraient fâcheuses. Les faits sont les faits, droits et impitoyables, et la faute est moindre de les révéler éventuellement à nos Frères que de les cacher sous la tortuosité du langage et les couches neutres du silence. Ce serait nous ranger du côté de ceux que nous combattons, cette tolérance d'une ambiguïté embrouillée à plaisir.

Moment auquel il est impossible de penser sans honte et inquiétude :

Le chef d'équipage était vivant, gravement commotionné par le choc qui avait fendu le vaisseau, capable cependant de se déplacer et de donner des ordres. Mais, bien vite, il nous apparut que les éléments nouveaux lui échappaient ; à peine semblait-il se rendre compte que nous foulions une terre étrangère et dangereuse, au

point que nombre de ses instructions avaient perdu leur sens. Ainsi nous enjoignait-il de rallier nos postes de combat en attachant nos ceintures, oubliant qu'il n'y avait plus ni postes de combat ni ceintures. Le second était mort et le troisième officier, vieux soldat inflexible, restait indéfectiblement attaché à la discipline de naguère.

Rien, absolument rien, ne nous permettait de déposer nos chefs pour en choisir d'autres, non attribués par les Maîtres. Il fallut pourtant nous résoudre à envisager cette infraction quand le troisième officier voulut nous entraîner dans un ravin d'ocre rouge dont le fond nous paraissait frémir.

Un compagnon habile poussa un bloc qui roula selon la ligne de pente presque sans accélérer sa vitesse, retenu par des particules de glaise adhérente, et s'enfonça doucement dans la partie basse de la dépression. Nous le regardions disparaître lentement, très lentement, sucé par le milieu pseudo-compact qui l'avait happé, et lorsque les dernières bosses eurent été englouties et que l'ocre rouge eût repris son apparence trompeuse, à peine mouvante, nous restâmes les yeux fixés dans la même direction, espérant sans doute que ce n'était que fantasmagorie et que l'atroce faute nous serait épargnée.

Nulle ombre n'avait grisé le visage métallique de l'officier. Mais, quand nous relevâmes nos regards, troublés et honteux, qui se fuyaient bien qu'unis par une connivence secrète, il sauta sur l'endroit précis où le rocher venait de s'engluer et de se perdre.

Personne ne tendit le bras pour empêcher sa chute, aucun ne jeta de filin, et nous vîmes, fascinés par le reflet de sa combinaison argentée, ses cuisses, son torse, sa nuque, s'effacer dans la ravine. Le sillon se referma entre les deux bourrelets, à la rencontre des pentes lisses, et reprit l'infime vibration avaleuse en attente d'une nouvelle proie.

Le lendemain s'ouvrit par la disparition du chef d'équipage, et nos recherches restèrent vaines. D'un commun accord nous décidâmes qu'un accès de délire l'avait poussé dans les eaux profondes.

Mais le redoublement de rigueur dans la discipline auquel nous nous sommes astreints pour racheter l'infraction en effacera-t-il jamais la faute ?

3

PAROLES D'UN NAUFRAGÉ SOLITAIRE

Seul sur cette terre rouge qu'un vent ininterrompu pu soulève en nuages tourbillonnant au ras du sol. Terre dure qui brise les ongles griffant aux heures de délire la croûte trop sèche pour être entamée.

Silence désert d'une planète inconnue d'où mes appels se perdent en cercles concentriques, solubles dans le vide où s'éteignent les constellations que je ne pourrai plus rejoindre. Instruments détraqués, l'aiguille s'affôle sous le champ magnétique de cette masse épaisse, enveloppée de sa brume qu'elle retient en halo, et que j'entrevois par intermittence à travers le sombre éclat du rouge sombre qui m'enveloppe.

Mon corps rampe, épuisé, sur le terrain plan à peine bosselé çà et là d'incertains renflements, incapable de se soulever, collé aux aspérités qui grattent mes mains et les écorchent. J'ai rejeté les gantelets protecteurs pour lutter à poings nus contre l'hostilité qui m'étouffe et comprime inéluctablement mon thorax.

Les messages, absorbés, se ramifient sans force, et ainsi en va-t-il sans doute de ceux qu'ils me lancent, pour me retrouver dans le labyrinthe des systèmes planétaires. Ils me cherchent et leurs faisceaux serrés balaient en vain les étendues vides en quête du récepteur engorgé par les sables rouges.

Qu'exploient mes tripes en gerbes d'étincelles et franchissent l'anneau brumeux pour se mêler aux atomes épars, loin d'ici, de ce lieu d'exil inconnu où les granulations rouges dessècheront ma peau. Étendu sur le dos, mes doigts tâtonnent en quête du froid contact des volumes lisses, et s'égarent, piqués d'aiguilles bourdonnantes.

Nafragé solitaire des étoiles, désarticulé de ma force, rien ne subsiste, pas même les armes par quoi décider de ma fin. Je dois attendre que se resserre l'enroulement des grains rouges coagulés en hélices, ligoté d'un câble incrusté au creux de cette matière qui me hale vers elle, draine ce dont elle veut se nourrir afin de disjoindre l'emprise dont elle s'entoure et s'ouvrir au grand éther incolore.

Elle m'a saisi, victime sacrificielle, et mon refus se heurte inutile, en gestes désespérément spasmodiques, à sa ténacité qu'un faisceau m'atteignant enfin suffirait à disloquer. Mais plus rien ne peut percer le piège que protègent les ellipses cramoisies qui s'accélèrent au-dessus de mes poumons brûlés, les ellipses multipliées

tellement que mes yeux avides ne distinguent plus l'éclat des étoiles où luit une dernière chance qui se défait désormais très vite ; et mon regard exorbité se tend sans effet vers les espaces nus.

Ancrage dernier d'un combattant rejeté par les hasards d'une tempête sur ces lieux de mort ignorés loin de la lutte entreprise. Ultime refus, je manœuvre encore les touches par l'entremise de membres si impuissants qu'il me faut frapper avec les phalanges ce qu'il conviendrait d'effleurer, dans l'espoir insensé que la puissance dernière de mon angoisse se transmettra aux récepteurs à travers la violence de mes gestes.

Absurde tentative de qui veut, à toute force, refuser la défaite, car les grains rouges ont envahi l'émetteur fendu dans le naufrage et en bloquent les connexions. Et sur ces touches vides je tape une histoire qu'ils ne connaîtront jamais tandis que la spirale monte sur ma gorge.

VAMPIRES

1

PRODROMES

« S'embarquer pour une bataille historique et se retrouver échoué sur une aire où on se fait avaler sans savoir par qui. »

Constat rageur de cadet qui exprimait la pensée de chacun. Tous en partant avaient aspiré à des hauts faits répercutés de globe en globe, et l'effectif restreint des rescapés fondait peu à peu, par manque d'accoutumance, sans qu'un ennemi se montrât jamais. Nous nous liquéfions dans une pâte mouvante de mort et désirions l'antagonisme avec des forces ouvertement hostiles. Il est probable que, si les puissances intelligentes s'étaient abstenues d'intervenir, nous nous serions progressivement enlisés sans laisser de traces. L'adaptation, bien que rapide, n'œuvrait pas assez vite pour compenser les fréquents faux pas grâce auxquels les fondrières nous grignotaient.

Les prodromes d'un changement eurent lieu au crépuscule sur un petit parti attardé qui remontait à travers bois les produits de sa pêche. Frayant un chemin parmi arbres et broussailles un éclaireur allait en tête, lampe à souder au poing. Cet instrument primitif dont il nous restait quelques exemplaires conservés avant la catastrophe pour des dépannages de fortune était le seul qui fonctionnât encore avec une certaine régularité sur la terre nouvelle.

Il entendit soudain, épars entre les couronnes des arbres, impossible à localiser, une espèce de chuintement, les chocs mous de volumes d'air brassés par des pales lentes. Le groupe s'immobilisa, s'efforçant de discerner l'origine de ce flappement inconnu qui semblait s'étendre et les envelopper d'un capuchon invisible. La nuit noircissait sous le couvert des branches, rendant l'observation difficile.

Les parfums de l'humus suintaient en nappes toxiques dégagées par l'obscurité, et la crainte de s'être laissé surprendre les inquiéta. Ils guettaient, visages tendus ; mais les couches d'air redevinrent silencieuses. L'éclaireur se retourna, indécis. Le chef du groupe haussa les épaules, attribua le phénomène au comportement imprévisible des arbres et ordonna de reprendre l'ascension en redoublant de prudence.

Ils rejoignirent l'équipage sur les crêtes sans autre incident et nous rendirent compte de cette manifestation d'une vie cachée. Après avoir écouté avec attention nous nous retirâmes tous trois pour délibérer. Le recoupement des témoignages nous parut exclure l'hypothèse sylvestre et nous enjoignîmes que, dorénavant, chacun de ceux qui descendraient sur les rives se munît d'une lampe à souder.

L'alerte créa un sentiment de bien-être. Pourtant c'est à cette occasion que nous perçûmes, avec quelque inquiétude, que la mentalité des naufragés n'avait pas réellement évolué, comme aurait pu le faire croire l'épisode — par ailleurs lamentable — de la rupture de discipline. Pour les survivants, la terre où ils avaient pris pied était lieu de passage très transitoire ; sans prononcer les mots, la certitude restait intacte qu'un bâtiment sauveteur viendrait les secourir une fois les opérations terminées. Ils désiraient se présenter honorablement lorsqu'ils regagneraient leur base : faute d'avoir pu participer à la grande croisade, ils auraient du moins livré bataille en des territoires marginaux contre des forces sombres qui, par leur imprécision confuse, avaient partie liée avec l'ennemi — dût leur ignorance les cantonner dans d'étroites limites. Qui sait même s'il ne s'agissait pas d'auxiliaires chargés d'occuper des postes lointains ?

Nous n'entretenions pas semblables illusions. Nous savions que la violence de l'atterrissage avait détruit tous les appareils de bord et que l'étrange tempête nous avait déposés sur une frange perdue où il nous faudrait survivre par nos propres moyens et faire souche. Comment ? Nous ne pouvions proposer de réponse. Mais — et sur ce point nous rejoignons les autres — nous souhaitions qu'apparussent des adversaires par rapport auxquels nous définir avec précision et enraciner les valeurs ancestrales. Il n'était évidemment pas question pour nous de divulguer des conclusions qui auraient pu nuire gravement au moral de l'équipage.

Toutefois rien d'anormal ne se produisit les jours suivants : et chacun commençait à croire avec amertume que le curieux chuintement résultait d'une des perturbations atmosphériques auxquelles cette terre semblait fréquemment sujette.

COMBAT

Est-il jam ais un début ?

Les clangs initiaux en furent-ils qui crashaient fumerolles proches du floppement des boues ?

Leur innocuité se résorba dans un silence plan et les émissaires expédiés repérèrent le seul vide atone.

Nullement moins gravis en menaces pour initiés, bonace berceuse pour les autres, cette absence inopinée.

Les flocs alaires de chauves-souris flippèrent à la nuit, catastrophes abattues sur carcasses lasses.

Les xiphes griffues stridèrent, couicantes de vélocité.

Miasmes de sentines, squizant les jugulaires, toux préparatoires, lacrymantes, agonistiques, qui clouquaient au sol.

Les touffes forestières dansaient

Béloss

Béloss

Béloss

Conjoints en hurricanements jaillis depuis un circuit annulaire sur nous autres

Cadants

Crushés

Frustés

Riposte tacatante sur l'invisible impétuosité circulaire d'altitude incertaine, déroulée, lévitant dans la brume kapnique

Les lémures inappréhendables lourds d'agglomérat nyctalope, légers de brouillard vaporisé, plaquaient leurs membranes sur nos yeux brouillés.

Les machines cliquetèrent, giclées phosphorantes aphones.

Souitch abrupt des lampes à souder

Flash gallirouge couperet des vagues ténébreuses

Une candor arguèle encadra la forme difforme aux ribes roussis sur noir étale

Rubophtalme à dents détectées effilées comme fronces filant obliques vers oreilles piquantes

Transpercement de flammes

scorpentes brûlantes urticantes

Jets tranchant de leur lame bleutée les vampires suceurs.

3

VICTOIRE AMBIGUË

Jamais, jamais nous ne sûmes à quoi ils ressemblaient. Parfois la flamme d'une lampe détachait avec une violence citron un bec osseux ou des jambes grêles, pattes plutôt : mais ces brefs éclairs nous laissaient dans l'ignorance puisqu'ils ne faisaient surgir de la nuit que des pans d'une forme présumée cohérente, enfonçaient dans l'ombre l'essentiel, et nous projetaient ainsi une caricature éphémère ; plus disharmonique encore quand la giclée brûlante l'atteignait, soulevant de la blessure un nuage sulfureux, voile protecteur à l'abri duquel ils se retiraient à la hâte.

Toujours ils emportaient leurs morts et leurs blessés, quand la nuit allait s'éclaircir, en une fuite étouffée à travers bois, martèlement sourd que nous avions d'abord pris pour vol d'ailes membraneuses. Pas davantage nous ne pûmes capturer un prisonnier.

Maîtres des feuillages denses, des lianes, des ronces, des algues balancées par les eaux opaques, ils s'efforçaient de nous étrangler ou de nous fracasser sous le choc de branches brutalement brisées, fondant sur nous en cercle, piaillant des sons inarticulés, cherchant l'approche pour nous envelopper de filets halés en trouant les fourrés qu'ils savaient ouvrir. Plus d'un des nôtres disparut ainsi dont le corps ne fut pas retrouvé.

Sans nul doute ils s'approprièrent les cadavres pour les dévorer, s'incorporer de la sorte des fragments de lumière qui, à la longue, leur permirent d'affronter des lieux moins obstrués par l'épaisseur végétale. Ce fut leur perte.

Nous parvînmes à leur faire quitter l'abri des feuillages opaques et à les attirer sous un couvert léger d'arbres secs que nous incendiâmes joyeusement. Ils s'enfuirent au plus vite, mais la flamme grondante courait plus vite qu'eux et les entourait. Leurs silhouettes noires convulsées ne se distinguaient pas de celles des branches et des troncs tordus, sinon par une ignoble odeur soufrée et d'étranges jets d'étincelles indigo.

L'odeur de soufre qui s'incrustait dans nos narines nous répugnait, tant elle prolongeait la présence de ces créatures ignobles que nous aurions souhaité annihiler. Pourtant c'est sa persistance sur le sol qui nous permit de renifler leurs traces, de suivre leurs cheminements et d'atteindre leur ultime refuge, les falaises aux interstices trop obscurs pour que nous puissions nous y aventurer.

4

NAISSANCE DU DOGME

Victoire sans doute puisque, refoulé l'ennemi décimé, il se dissimulait dans cette combe, s'enfonçait au profond des anfractuosités, sans plus d'audace pour attaquer. Nous étions venus à bout des saigneurs, derniers survivants peut-être de leur espèce, nul secours ne leur ayant été porté par des semblables durant les affrontements.

Curieux hasard que nous nous soyons écrasés précisément en cet endroit, si peu vraisemblable qu'il affermissait l'opinion de ceux qui les tenaient pour émissaires de l'Ennemi, envoyés afin de garder un poste aux confins des espaces où se déploierait le grand combat. Mais, plus vraisemblablement qu'envoyés, drossés par une tourmente analogue à celle qui nous avait dérivés loin des escadres géométriques, et lancés en même lieu, terrain qui se pouvait neutre, trop léger d'air envolé pour eux, pour nous de lourdeur étouffée.

Service inutile donc ? Qui se soucierait jamais de cette petite planète ? Notre lutte avait été sans but, habitude, entraînement au combat, natures incompatibles. Service pourtant. Qui, non prémédité, s'opposait à l'infiltration. Comment prévoir le rôle futur de cet astéroïde ? Il était nécessaire de nous y maintenir — trop peu nombreux pour assaillir les ultimes retranchements — rester à veiller, usant par longue persévérance les forces et l'élan des sombres rescapés tapis au-dessous de nous, retour aux ténèbres qu'il fallait définitives.

Nous savions n'être pas immortels. Pire, nous ignorions quelle durée nous serait allouée sur cette terre. Nous devions nous reproduire pour que survive la lumière, mais étaient absents, demeurés là-bas, quelque part dans les taches laiteuses du ciel, ceux qui savaient ; et recourir entre nous au frottement des muqueuses nous écoeurait à tel point que nul ne put s'y résoudre. Quatre volontaires voulurent se sacrifier mais renoncèrent et, à dire le vrai, nous nous en réjouîmes car, quelque héroïque que fût la tentative, sa réussite eût été chute au niveau des autres, membraneux, visqueux, gluants.

C'était situation insoluble. Faute de perpétuation, notre raid perdrait tout effet ; et consentir à pareil échec nous révoltait autant que nous soumettre aux répugnantes et annihilantes exigences qui paraissaient inévitables.

Notre raid : j'emploie ce terme à dessein car c'est bien ainsi que, après les combats, la plupart d'entre nous envisageaient notre survie et, maintenant, notre implantation.

L'ouragan dont les lames avaient emporté notre coquille semblait oublié : ou, du moins, s'instaurait la ferme croyance que nous avions affronté la tempête sur ordres — non captés par accident —, dirigés, détachés, pour accomplir une mission précise. Alors devenait admissible que les autres également nous eussent précédés dans un dessein voulu par leurs maîtres. Hypothèse qui prenait en compte la tempête sans tout abandonner au seul hasard ; et, puisqu'elle était rassurante, les Supérieurs ne s'y opposaient pas. Pour ma part je n'y crois guère, trop vieux navigateur accoutumé aux dérobades des grands espaces blancs.

Le Prieur — le Grand Supérieur, celui dont nous avons reconnu qu'il détenait savoir et pouvoir — ne quittait pas la plate-forme où il méditait sous un arbre transparent pointé vers le ciel, antithèse, antidote des troncs aux frondaisons lourdes épandues de pénombre. Et nous les sentinelles qui faisons cercle au sommet des falaises apercevions sa combinaison, phare blanc qui brillait sur les rochers gris tachés de lichens.

Il proféra par deux fois son édit, pour chaque groupe qui se partageait la garde :

« Parmi les enfants des hommes nous choisirons ceux qui pourront être élevés à notre rang. »

Coup dans la poitrine ou hoquet qui montait du diaphragme ! Comment tolérer la présence de ces créatures duplices, imparfaites, êtres du mélange, nés de la copulation spasmodique d'épidermes moites, dégoûtants mangeurs de chair rouge ?

Comment admettre qu'un seul, fût-il épuré par nos soins depuis sa plus neuve enfance, échapperait à la souillure dans laquelle il avait été conçu, porté, expulsé à l'air libre après tant et tant de temps enfermé dans le réduit des replis humides ? Et, à la stupéfaction, succéda le haut-le-cœur.

Le Prieur se retira, étincelant, et nous restâmes silencieux, accablés. Peu dormirent cette nuit-là.

Le lendemain le Prieur descendit à nouveau parmi nous. La finesse de l'aube l'enveloppait d'un treillis si impalpable que la honte s'étendit sur nous d'avoir douté. Il consentit à nous expliquer que notre victoire avait introduit des éclairs de vie lumineuse, assez nombreux, assez vivaces pour engendrer de rares enfants, crus nés des hommes, et les sauver, si nous les enlevions très jeunes. Sachant les reconnaître, il communiquerait sa science à ceux dignes de la recevoir.

Puis il nous blâma, sans violence, de notre manque de foi, et nous baissâmes les yeux, nous baissâmes tous la tête car nous ne pouvions supporter son regard accordé à la pâleur nue de l'horizon.

5

INITIATION

Il était surprenant que ce fût dans la salle hypogée enfouie sous une masse de rocs que supportait la voûte en coupole — à laquelle on accédait par un long couloir couvert taillé lui aussi dans le roc, parois humides qui enduisaient la main de moiteur quand elle s'y appuyait, obscurité brusquement refermée lorsque le guide bifurquait (et il fallait rejoindre en tâtonnant l'endroit où, dans l'embranchement d'une galerie, flottait la lumière et hâter la marche car lui n'attendait pas, et ainsi passer de couloirs en couloirs, tous coupés à l'intérieur de la grotte rocheuse) — que l'on dévoilât le secret des origines, et le désarroi était sans doute identique pour tout nouvel arrivant qui s'imaginait en gravissant les degrés creusés au flanc du promontoire poursuivre son ascension jusqu'à l'étrave du sommet où les Dignitaires l'attendraient dans la lumière pâle quand pointaient les premières étoiles.

Mais ils étaient rangés en demi-cercle, tremblotant au souffle des torches qui faisaient sauter les taches blanches de leurs manteaux, cavités orbitales noyées d'ombre, semi-cadavres survivants rappelés par l'incantation depuis les temps originels pour évoquer la naissance de l'Ordre.

Le malaise allait croissant, s'enfouir semblant être la négation de l'horreur enseignée à l'égard de ceux qui se tapissaient dans les lieux de ténèbres — gluants il est vrai et non durs à l'égal de ce roc, mais lui aussi laissait sur la paume une empreinte aquatique qui séchait mal et créait, insistant, le désir irréalisable de l'essuyer sur l'étoffe blanche ; décohérence diffuse où la pensée coordonnée s'écartelait, abandonnant, vide, le centre qui voulait fuir et remonter ses traces jusqu'à la nuit qu'envahissaient maintenant les grands nuages galactiques. Mais il fallait rester, faire face au demi-cercle taché de projections lumineuses, rester frémissant, disponible, en attente incompréhensive, longtemps, sous tension sans relâche...

Le plus proche de ceux des anciens jours se détacha de la paroi courbe, reliefs plus profondément entaillés par les reflets, et se mit à parler d'une voix rocailleuse brisée par le temps qui la faisait impénétrable.

Le hiérophante initial se tut et, d'un pas en arrière, réintégra l'arcature du passé.

À l'autre extrémité du demi-cercle s'éleva une sonorité qui se voulait neutre mais où l'anxiété courait sous la surface.

Les chocs s'affolaient dans la tête et les torches massées dans le dos projetaient l'ombre fluctuante sur les sourds reflets jaunes.

Garder l'équilibre, pieds joints, quand surgit un timbre d'agonie, insupportable bientôt, suivi d'un silence bourdonnant.

Le quatrième était au milieu de l'arc et il s'avança de deux pas, de sorte que les torches cuivrèrent les méplats géométriques de son visage et les arêtes saillantes. Il les dominait tous de sa tête casquée. Les deux mains appuyées sur un bâton de commandement, il entonna, hautain et froid, une mélodie monotone.

Deux torches s'étaient éteintes, les fumerolles résineuses s'enroulaient dans la salle et troublaient la vue, circonvolutions à l'odeur forte qui se tordaient jusqu'au cerveau dont elles embrouillaient les corrélations, et la stature chancela.

Une mélodie partit de la muraille, répercutée par les courbes rocheuses.

Sans interruption le sixième poursuivit la litanie.

Les torches avaient presque toutes épuisé leur résine et le demi-cercle reflétait à peine quelques tisons. L'ombre du Novice se dissolvait en même temps qu'il sentait le sol se dérober sous ses pieds, ballotté par les forces évoquées qui tourbillonnaient dans son crâne.

Le septième détachait lentement les sons avec un calme réfléchi sans que pût se discerner l'origine de cette voix. La dernière torche s'éteignit.

Une main saisit le poignet et il suivit la direction indiquée. Le terrain montait ; l'obscurité, totale, s'accordait à l'angoisse. Le guide invisible le poussa rudement sur une banquette rocheuse et l'abandonna. Il réprima un appel. Combien de temps le laisserait-on solitaire dans la nuit ? Viendrait-on l'en sauver s'il n'avait pas répondu à l'attente des Dignitaires ? La peur s'étalait : il lui faudrait, pour gravir ce premier degré, revivre ce qu'avaient vécu les Naufragés des premiers jours.

Il s'allongea sur le ressaut et, attention tendue, se laissa happer par les ruses de la terre piégée.

Rythme du temps aboli, il craignit, il lutta, il souffrit, étouffé par un halo de pesanteur humide qui s'allégea lentement ; il absorba la nécessité des lignes anguleuses.

Quand il sortit dans l'aube froide, il marchait vertical et ses traits étaient ceux d'un masque métallique.

ÎLE S

1

LA PIERRE À AIGUISER

Le Nord de l'île, étale et spongieux, était bordé de rocs à angles vifs, barrière nue qui plongeait dans un océan agité de courants sous-marins, devinés au creux des criques où de longues algues, tentacules de pieuvres géantes, ondulaient sous la poussée en quête de proies indéterminées.

Nous nous accordions passablement, l'autre Frère et moi, en dépit de différences qui, à l'occasion, s'affirmaient antagonismes. Nos patrouilles nous acheminaient fréquemment jusqu'à une pierre à aiguiser, lisse et grise, et il arrêta son cheval pour l'examiner, concluant avec une rage calme que l'ascension en était impraticable.

L'île était étroite et nous chevauchions aisément de la barrière de l'Est à celle de l'Ouest. Surveillance vaine. Qui aurait songé à glisser son navire dans une de ces anses toutes acores pour tenter un aléatoire pillage sur ces terres d'une grande pauvreté ? Nul, même parmi les très vieux, ne conservait le souvenir d'une incursion.

Cependant nous suivions à travers le Nord solitaire un schéma géométrique compliqué qui assignait un axe particulier à chaque journée ; nous l'appliquions scrupuleusement sans en connaître la signification.

Nos petits chevaux, nés sauvages sur cette lande brumeuse, sentaient la bruyère et l'herbe courte mieux que nous et leur trot soutenu évitait les cratères plus ou moins comblés par une pierraille surprenante au milieu de la rase couverture végétale.

Infatigable il partait au crépuscule, ombre trapue, vers le Nord, et seul dans la cabane en rondins je buvais la bière dont l'écuyer remplissait les grands pots de terre sans anses. Nous avions eu peine à pénétrer dans le chenal exigu, la brume se mêlant à l'eau en unité indistincte et l'alentour n'étant qu'une uniforme condensation. Elle s'aplatissait, enveloppait la cabane et refoulait la fumée âcre et toussante à l'intérieur de la pièce, s'étalait en plans plus denses interrompus par des intervalles grisâtres.

Il parlait peu, et quand je lui demandais pourquoi nous étions affectés à ce poste inutile, sans même avoir droit de regard sur les activités des insulaires, il haussait les épaules avec agacement.

Les villageois du port ou les paysans des fermes isolées nous ignoraient, nous apportant toutefois notre nourriture, avec réticence car je soupçonne qu'ils persistaient à se prosterner à notre insu devant les forces obscures de la terre. Le vieil écuyer rôtiissait les viandes et faisait bouillir les choux, et ainsi allait notre vie.

La pierre à aiguiser, sans grain, se dressait au-dessus de falaises aux arêtes coupées, sensiblement plus élevée qu'elles ; mais la configuration de la côte était telle que, de quelque point que nous nous placions, après une escalade glissante, nous ne pouvions déterminer comment elle émergeait de la mer. Cette incertitude m'avait longtemps laissé indifférent, la singularité de cette aiguille aplatie me frappant sans impression d'étrangeté. Du reste je ne pense pas que ce fût l'étrangeté qui l'attirât, plutôt le défi. Son sourire lorsque nous abordions l'entraînement matinal, sa jubilation après un coup bien porté en témoignaient.

D'ordinaire ponctuel, il rentra de plus en plus tard, passé l'accomplissement des rites. Je ne m'en souciais pas puisqu'il n'était nullement tenu de les observer en un lieu précis. Peu loquace il devenait taciturne et nous poursuivions les trajets réglementaires sans échanger une parole.

Un soir ses yeux me parurent fiévreux et il me demanda d'effectuer seul la patrouille du lendemain. Je ne le revis plus.

La pierre à aiguiser ne portait pas trace d'escalade et de soigneuses investigations ne me permirent de déceler aucun indice de chute.

J'entrai dans la solitude, attendant qu'un jour un envoyé du Centre abordât dans cette île perdue pour lui présenter mon rapport. Des années pouvaient s'écouler.

Elles s'écoulèrent.

L'écuyer étant trop vieux pour m'entraîner convenablement, je dus mettre au point, après mainte difficulté, un système de longues lanières de cuir épaisses et tranchantes, taillées dans des peaux de requin, reliées par des filins que l'écuyer tirait sur mon ordre, déclenchant ainsi une rafale de coups qui m'encerclaient et m'obligeaient à parer et pourfendre de tous côtés à la fois.

Le combat contre ces fouets était malaisé et, au début, je roulais à terre, ligoté, entaillé à travers le cuir protecteur de ma casaque. J'élaborais des parades et en abandonnai la plupart. J'en adoptai que la pratique rendit instinctives.

Un matin d'imprévue violence, une lanière s'enroula brusquement sur elle-même, jaillit et, collée autour du cou de l'écuyer, le traîna, de nouveau contractée. Une seconde lanière souleva mon poignet et, de toute part, mécanisme détraqué, fusèrent les tentacules noirs. Je m'aplatiss, libérant mon bras droit d'un revers de dague. Incrusté dans le sol boueux sous cet enchevêtrement confus, le nœud m'en apparut sur le ciel de craie et la pointe de la dague perça le cercle. Les fouets s'affaissèrent, je me redressai, seul au milieu des peaux flasques. Je plaçai l'écuyer étranglé en travers de ma selle et le déposai sur la plus haute déchiqueture de l'Ouest.

Je repris les voies imposées, gêné toutefois par de récentes fissures peu apparentes dans la bruyère épaisse, que mon cheval humait avec méfiance. Au bord d'un ruisseau je rencontrai une fille penchée sur l'eau ; elle me vit sans doute en transparence car, sans se retourner, elle me demanda si j'avais senti la colère de la terre. Le reflet de son visage était beau et flou, prolongé par les mousses brunes. Je baissai la tête et poursuivis ma route.

La pierre à aiguiser s'était brisée selon une cassure nette, à mi-hauteur, hérissée de quelques aspérités. J'y accédai sans difficulté à l'aide d'un filin muni d'un croc à son extrémité, que je lançai en le balançant. Depuis la plate-forme la roche s'enfonçait dans une eau noire, opaque, profonde sans doute puisqu'elle avait absorbé la pierre.

Je repartis vers le Sud selon les instructions.

Le soir j'ai enfin compris combien j'avais été naïf et sot en doutant de l'utilité de notre présence dans cette île perdue. Elle abritait dans ses profondeurs une hostilité obscure, tellurique et marine, que réprimaient les lignes pures de nos patrouilles, assez pour dompter sa tentative de révolte. Elle n'avait réussi qu'à briser la pierre tendue vers les grands espaces, à étrangler l'écuyer et engloutir mon compagnon ; trop téméraire il avait voulu déborder le cadre de notre mission, chercher seul le combat dans les failles qu'il avait détectées. Il ne me restait qu'à poursuivre en suivant, obstinément, sans penser, les ordres sur lesquels je n'avais pas à m'interroger.

2

LE FRÈRE EST CONVOQUÉ PAR LE PRIEUR

Des marches de silice taillées sur le flanc d'une falaise. Au centre, suivant une ligne continuellement brisée que le regard parcourt jusqu'à la rupture du ciel, les pas et le ruissellement des eaux ont émoussé les arêtes vives et creusé des cavités où s'emboîtent les pieds. La roche est grenue, élastique, résistante à la sandale, en dépit de la blancheur grisâtre qui paraît la vouer à un prompt effritement où elle se résoudrait en une infinité de particules élémentaires laiteuses que j'imagine en suspension au niveau de la falaise, réplique proche d'une inaccessible Voie Lactée.

De fait il est difficile en gravissant cet escalier sans rambarde, qui débouche sur le gris bleuté des espaces aériens, de concevoir une descente vers la terre charnelle, très bas au-dessous de moi, tant ces échelons sont prégnants d'une force ascensionnelle latente et destinée seulement à l'escalade. L'air vif et très limpide, allégé de sa pesanteur moite, héraut du grand vide, a repris sa valeur originelle.

L'escalier s'inverse, bordé d'arcs en plein cintre sous lesquels s'enfoncent des niches, monotone miroir du ciel intangible et immuable. La largeur des marches s'est rétrécie au point que deux Frères ne pourraient se croiser.

Ne s'élève plus maintenant, presque verticale, qu'une succession de degrés pareils à ceux d'une échelle, sommairement dégrossis au fil d'un pli naturel, sans main courante protectrice. Aux niches ont succédé de simples intailles sommées régulièrement d'un cercle enduit d'ocre rouge.

Attentif à éviter que la pierre ne racle le manteau blanc, n'osant fixer le vide par crainte de la tentation vers un envol prématuré, j'accède à l'air raréfié où brûle la trachée, où se serre la cage thoracique. Yeux embués tendus sur ces barreaux illimités je monte droit vers le point qui semble abolir toute descente.

La cellule du Prieur s'ouvre soudain.

Un vaste arc de décharge semi-circulaire encadre une porte étroite en plein cintre elle aussi, surmontée d'un arc aux claveaux finement appareillés, soutenu par deux pieddroits monolithes couverts d'inscriptions géométriques.

Je m'efforce de réguler mon souffle et ordonne les plis du manteau.

J'attends, tête nue, à l'intérieur de cette pièce petite, voûtée, dont les murs sont uniformément blanchis à la chaux, semelles parallèles jointes à plat sur les grandes dalles de calcaire.

Devant moi une table dont le plateau de pierre a l'épaisseur et la circularité d'une grosse meule, posé sur un pied central carré. Un cône de lumière s'y élargit, la divise en quatre parties, triangles violemment lumineux tranchant deux zones grises, couperets aiguisés, affirmation décisive autant qu'une épée.

Les Paroles du Prieur

— Tu es monté, c'est bien. Si tu avais pensé davantage tu n'aurais pu gravir ces gradins glissants et la pression des hauteurs t'aurait écrasé, irrémédiablement. Il t'a fallu marcher yeux fixés vers l'ordre reçu, somnambule inconscient. C'est fort bien.

La terre est pesante, le sommeil en est tentant, et l'eau fascinante, ainsi que tu l'as appris. Tu as acquis l'expérience du service dans les îles et je t'enverrai servir dans une autre île. Tu n'y seras pas seul. Quatre la gardent, garnison choisie pour des raisons que tu n'as pas à connaître.

Ne te déplace pas ; ton visage importe peu et je ne désire pas m'en souvenir.

Tu n'es qu'un manteau découpé sur du vide, souviens-t'en, exilé pour un service qui te peut paraître inutile. Je sais tes tentations et d'abord de pétrir la glaise dans tes mains nues. C'est pourquoi je t'ai fait monter au monastère où peu ont accès. Je ne t'apprendrai rien car il n'y a rien à savoir. Fourbis tes armes et accomplis les rites, cela suffit.

Les hommes de boue et de limon l'oublient qui veulent l'épaisseur et tremblent devant les forces obscures qu'ils adorent encore. La quête de pistes autres que celles ordonnées est maladie convoyée par les germes de la terre grasse. Ne cherche pas, ne cherche rien des mots que les hommes ont modelés de leurs mains calleuses pour se mieux toucher, duperie qui ne les conduit qu'à d'incessantes défections. Il n'y a pas de lien, et cela est bien ainsi. Que le manteau blanc qui te couvre te rappelle ta vacuité. Tu ne toucherais que des cadavres et il t'en resterait quelque souillure.

Les Gluants aspirent à se survivre et à polluer la pureté du vide. Tu dois combattre, et par voie de conséquence, protéger les hommes, ces êtres misérables qui, se voulant existant, leur seraient asservis et prolongeraient l'épaisseur de proche en proche. Nous avons vaincu les vampires mais, refoulés, écrasés, ils adhèrent aux interstices du sol et se collent aux entrailles de la terre. Aussi notre garde doit-elle être sans défaut jusqu'au moment où, dilués à force d'adhérence, il ne subsistera que la matière inerte, incapable de souhaiter l'existence ou la fusion.

Va, pur et indifférent, car le combat n'est pas achevé.

3

FRONTIÈRE FLOUE

L'eau, plate et noire, s'étale jusqu'aux rocs si lointains qu'il m'est difficile d'en estimer l'altitude. Il m'arrive de croire à une lagune fermée sur elle-même, mais lentement les collines pierreuses s'écartent et notre navigation silencieuse se poursuit sur cette surface maculée d'îlots vaseux, agglomérats temporaires hérissés de grands joncs touffus. Si j'en crois le Prieur, qui m'a promis une île, ces masses rocheuses brusquement inclinées sur les eaux ne forment pas une chaîne continue. Debout à l'arrière de la barque plate, le Frère Passeur manœuvre sa perche et ses lents mouvements de bras creusent d'ombres le manteau blanc ; la nappe lisse reflète le crépuscule en plaques qui me cachent les hauts-fonds herbeux où serpente le chenal.

Nous évoluons sur une frontière incertaine. Les tourbillons du courant central qui s'écoule avec une régularité puissante s'enroulent en épais anneaux elliptiques, gonflés à leur périphérie d'une protubérance à peine perceptible et s'enfoncent vers une pointe projetée dans les profondeurs. À peine leur coloration d'un noir plus brillant sous la lumière frissante et une certaine immobilité, vibrant pour d'imprévues succions, les isolent de l'uniforme étendue aquatique.

Pourtant, à les bien regarder, chacun est d'une menaçante homogénéité et, à la longue, d'une densité inattendue en dépit de son évidente fluidité. Ils me paraissent maintenant plus redoutables, bien que circonscrits, que l'immense marais mouvant sous la mince pellicule liquide.

Ainsi dans les tourbières s'ouvraient de profonds entonnoirs au fond desquels se tassaient des gaz toxiques, chute fatale pour un cavalier inattentif, absorbé par des remous de terre ferme.

Un jour de patrouille solitaire j'étais tombé sur un groupe de trois indigènes assis au bord d'un cratère. Je forçai mon cheval à s'approcher. Tout en bas gisait un homme dont le visage et les mains avaient pris la couleur du charbon. Le gaz déviant les rayons lumineux faisait son corps flou comme s'il flottait entre deux eaux. Il n'aurait servi à rien d'interroger les trois hommes d'une dureté minérale. Peut-être le mort avait-il voulu déterrer une de ces pierres aux admirables propriétés que les légendes affirment être enfouies sous la couche délétère et avait-il glissé.

J'ai demandé qui il était. L'un des trois émit une suite de sons rauques que je compris mal ; j'aurais pu, et même dû, de trois coups les envoyer rejoindre leur compagnon, mais l'impression que tel était leur désir informulé me retint.

Les lueurs fugaces passaient en liant le corps d'anthracite, balancé au gré d'un courant invisible, allongé ou tassé selon des rythmes non connus. Le trou avait acquis le nom de celui qu'il avait englouti, défini dorénavant, mélange ou combinaison d'homme et de terre.

De larges nénuphars pâles glissent au long des plats-bords ; entre deux feuilles plates une étincelle indique l'étoile du soir. Coupable de négligence j'éloigne mon regard de l'eau torpide pour accomplir les rites.

LE RENÉGAT

1

PREMIÈRE RENCONTRE

Entre les collines plates je descendis les marches coupées dans la craie. Sur mon dos pesait une hostilité indéfinie ; à trois reprises je me retournai brusquement afin d'en saisir au moins l'évanescence mais ne vis que les strates grises, incurvées de façon telle que la passe d'accès désormais invisible se fondait dans leur répétition linéaire. Pourtant, aussitôt que mon pied s'abaissait, cette lourdeur diffuse se condensait à nouveau, précisant entre mes omoplates une menace que je savais, d'intuition apprise, n'être pas imaginaire.

J'en vins à juger préférable de renoncer à cette périlleuse aventure où la sûreté inentamée de la démarche était facteur essentiel de sécurité à défaut de réussite. Avant de rebrousser chemin, indécis encore, j'examinai les contremarches, pour gagner du temps je présume. Elles étaient constellées de petits coquillages spiralés incrustés dans la pierre, d'un blanc si vif qu'ils la rendaient ocrée. Les minuscules spirales se multipliaient sans ordre apparent et le désir me prit de suivre le déroulement de l'une d'entre elles, dans l'attente que ce mouvement inconnu, en se prolongeant, me conduisît au départ d'une autre courbe qui me permettrait peut-être de découvrir un schème directeur au sein de cette irritante confusion.

Pour ce faire je relâchai l'index de la poignée, le pointant au hasard vers le coquillage qui se trouvait à hauteur de mon regard.

Ils étaient plusieurs quand l'arme arrachée de ma main décrivit une courbe pure dont l'envol momentané s'acheva en chute verticale jusqu'au plan d'eau où elle s'enfonça sans bruit, un instant dressée étincelante vers le ciel pâle, aussitôt engloutie dans la transparence uniforme qui l'éteignit en l'absorbant, amollie d'ondulations souples, descente ralentie par l'imprégnation qui la déformait et l'assimilait à ce milieu étranger, avant qu'elle ne se couchât, mate, brisée, recomposée, puis fragmentée sur les galets arrondis qui recouvraient le fond du bassin.

Noirs dans leurs tuniques de lin ceintes à la taille par une cordelette tressée et dont les mains énormes serraient de lourds gourdins où saillaient les nœuds du bois ; surgis sans doute d'une anfractuosité dissimulée dans la paroi.

Je pivotai, torse incliné, pour m'adosser face au bassin et le chuintement épais d'une massue frôla ma tête. Interrompant la plongée de ma main droite vers la dague, je lançai mes deux bras en ciseaux sur la jambe sombre dressée au-dessus de mon corps presque horizontal dans son esquive, et la masse qui me surplombait bascula par-dessus mon épaule et cogna sourdement l'un des deux assaillants qui montaient à ma rencontre. Il chancela, équilibre un instant mis en défaut, obligeant le troisième à s'effacer pour n'être pas, à son tour, entraîné par la main qui cherchait un point d'appui où s'agripper.

Ce faisant il découvrit son bras droit assez longtemps pour que la trajectoire tendue de ma dague pénétrât profondément dans le biceps. Mon propos était alors de bondir et lui arracher sa massue qui, de quelque noblesse qu'elle manquât, m'aurait permis, depuis la position supérieure où je me trouvais placé, maintenant que les marches étaient libres vers l'issue, de retraiter avec prudence.

Dessein sans objet puisqu'ils se désintéressèrent de moi sur-le-champ, attentifs seulement à étancher le sang qui coulait de la blessure, tuniques arrachées, l'une pour être appliquée contre le bras et enrayer l'hémorragie, l'autre épongeant le sol sur lequel un filet brunâtre glissait au long d'une rainure vers le plan d'eau qu'ils avaient probablement pour mission essentielle de sauvegarder de toute souillure.

Je descendis donc sans plus songer à retraiter, en longeant la faille verticale, aisément car si grande était leur terreur qu'une goutte de sang ne tombât dans l'eau sacrée qu'ils se pressaient tous trois contre la muraille, sombre agglomérat informe et gesticulant, quelque peu risible. Je pris garde que le pan de mon manteau ne les touchât, moins par crainte de leur rappeler ma présence que par souci d'éviter, moi aussi, l'impureté, repoussé par ces corps noirs contorsionnés en replis reptiliens.

J'atteignis le niveau du bassin dont l'eau, opacifiée par la proximité de ma vision, se dissimulait sous un enduit nocturne. Je progressais désarmé vers de possibles dangers, sensation déplaisante qui m'attarda quelque temps sur le seuil de la grotte ; au-delà un couloir sablonneux se courbait en direction de nouvelles profondeurs.

Il me sembla suivre un tracé hélicoïdal en pente douce, bien que la constance et la faible amplitude des cintrages ne me permissent pas de l'affirmer. La déclivité en était admirablement calculée pour hâter la marche

sans pousser à la course et il m'apparut bientôt que j'avais dû parcourir un trajet beaucoup plus considérable que mon corps n'en avait reçu l'impression.

Elle était assise jambes repliées sur un divan recouvert de fourrures blanches, et blanche aussi était sa robe au fond de la pièce illuminée d'une lueur pâle dont je ne décelais pas l'origine et que je soupçonnais seulement émanée de la qualité particulière des matériaux d'apparence minérale qui composaient les cloisons. Elle me regarda comme si elle m'attendait et la main qu'elle tendit pour m'inviter à entrer ne fit qu'accentuer la sinuosité de la silhouette surmontée d'une lourde masse de cheveux, fauves à la façon des nuages crépusculaires.

J'avançai de trois pas et restai debout, bras croisés. Ses yeux d'aigue-marine m'enveloppèrent avec insistance de leur pesanteur liquide, étirant autour de moi une souple résistance qui me paralysait d'autant plus que j'avais commis l'imprudence de fixer son regard par refus d'abaisser les yeux, moi qui portais le manteau de l'Ordre ; folie insigne puisque j'étais précisément en train de transgresser les lois dont je prétendais m'armer pour lui faire face. Aussi les vibrations de ses prunelles prirent-elles consistance au point de nous unir d'un lien que je sentais palpable, fascination qui me faisait insouciant du coup porté dans ma nuque par d'éventuels assaillants.

Une pointe d'ironie perçait dans son sourire :

— Le coup ne viendra pas, ami, puisque tu es ici, abrité désormais par mon halo.

Elle se tut, l'échancrure de sa robe rejetée de part et d'autre de ses cuisses ouvertes ; et le rayonnement des iris s'empara de moi, s'éloignant très vite sans me permettre d'échapper à cette vertigineuse dérobade. Paume imprimée sur la cuisse, elle s'écartela, tandis qu'un doigt fléchi effectuait un lent mouvement giratoire qui me renversa longuement, roulé sur le contour du cercle ainsi décrit.

Elle rit d'un bref éclat et la rotation du doigt se fit plus rapide ; et, comme le tournoiement s'accélérait encore, les parois basculèrent à l'entour, pesanteur oubliée...

Un effort me permit de retrouver mon équilibre compromis et je respirai profondément. De nouveau ferme stature verticale et d'aplomb je la contemplais, lointaine au sein de sa volupté, et j'admirais la beauté puissante de ses cuisses écartées. Peu à peu le voile extatique s'estompa et je lui parlai :

— Grande est ta déesse et séduisante, qui t'offre pareille source de plaisir où te dissoudre.

Elle replia une jambe de façon à laisser le centre en évidence et, secouant ses cheveux d'ambre crépusculaire, me répondit sévèrement :

— Je ne m'y dissous, ami, mais m'y retrouve, moi et par-delà.

Tu n'as vu que peu de choses.

Puis, fronçant le sourcil :

— N'as-tu rien désiré quand je t'entraînais ?

— Je ne sais ; je suis Fils des Étoiles.

Ses prunelles se pailletèrent.

— Les étoiles se reflètent dans mes yeux, aux pointes de mes seins et j'abrite un globe en fusion ; je saurai te couvrir de nuit intersidérale.

D'un bond elle se leva et la robe retomba rectiligne.

— Plus tard, ami.

Elle glissait loin de moi. Elle se retourna gravement.

— Si tu trouves jamais.

Je fus très long à remonter, me semble-t-il ; la pente que je gravissais lourdement pesait d'un poids inconnu. Dans mes prunelles dansait l'éclat scintillant de la prêtresse.

Mon épée m'attendait, en équilibre sur la pointe d'un roc, horizontale à la manière d'une aiguille aimantée, et c'était le Nord qu'indiquait la direction de l'acier, ce Nord où précisément je devais rejoindre mon poste. Je franchis la zone des bruyères ; nulle dépression derrière moi ne laissait supposer une anfractuosités dans l'uniforme étendue violacée sous l'arc des collines grises. Mon cheval broutait dans le renfoncement où je l'avais dissimulé. Je repartis au petit trot et regagnai rapidement la ligne qu'il m'était assigné de suivre sans en dévier. J'abrégeai le périple et ralliai le cantonnement assez tôt pour que mon compagnon ne me demandât pas de précisions après le « rien à signaler » qui ponctuait invariablement nos patrouilles.

Peut-être j'aurais oublié, investi de nouveau par les gestes coutumiers si, au matin, le pommeau de mon épée ne m'avait humecté la paume d'une fraîcheur insolite. Je relâchai ma prise, frottai les mains sur mon manteau pour essuyer une rosée imaginaire et empoignai l'arme une seconde fois. La même impression de fraîcheur s'en dégagea.

Ce n'était pas une sensation désagréable cette sorte d'attouchement cristallin, mais j'en vins à me demander si le séjour dans l'eau de l'étang n'avait pas affaibli la fermeté de l'ensemble. Avisant une souche de pin scié récemment, je frappai de taille avec violence ; le tranchant fendit le bois et l'acier s'enfonça si profondément que j'eus peine à le retirer. Ni la rigidité ni la trempe n'avaient souffert.

Pourtant il me parut que je tenais un instrument désormais inutilisable pour le combat. La limpidité très pure qui émanait du pommeau ne tardait pas à remonter le bras et, de là, par vagues successives, à m'envahir tout entier. Ce n'était plus moi qui usais d'une arme de guerre, mais cet objet, auquel je ne savais plus donner un nom, qui m'enveloppait de sa transparence concentrée sous un aspect fallacieusement compact.

Je changeai d'épée. L'entraînement matinal se passa sans encombre, ainsi que la patrouille ultérieure. Mais, lorsque j'ai regagné la peau de loup sur laquelle je couchais, je n'ai pu défaire les nœuds qui attachaient mon regard à l'autre arme, suspendue dans sa gaine à portée de ma main, dont j'apercevais le pommeau mat, et l'envie me prenait de la caresser.

Longtemps je résistai ; puis un matin je ceignis l'épée reléguée.

2

PARENTHÈSE :

TRANSCRIPTION D'UNE QUÊTE

Une mer très épaisse coupée de filons argentés, coulées conduisant sans doute vers le but pressenti, m'ais dont le mouvement puissant et la densité ployaient des courants qui me rejetaient en tournoiement ralenti dans les hautes algues à têtes de cobras. Inquiétantes, elles n'étaient pourtant pas redoutables et me permettaient de prendre appui sur leurs tiges oscillantes sans m'aspirer de leurs ventouses, les renflements oblongs laissant seulement au creux de la paume une déplaisante gluïté. Je n'en étais plus à me soucier de si minimes détails. Les algues étaient muettes et les animalcules phosphorescents trop repliés sur leurs propres galaxies pour s'inquiéter de l'étranger qui les pouvait traverser.

Le sillage de l'immense tortue amphibie serpentait encore au-dessus de mes yeux poisson, bien que peut-être ce ne fût plus qu'illusion d'un désir de suivre la seule voie indiquée. Ballotté lourdement dans des profondeurs aux trous noirs subits, j'avais perdu ma route, épuisé de ne la détecter.

La fatigue s'insérait dans le corps entier m'ais surtout atonisait le point scintillant qui me servait de guide. La tortue m'avait averti, ce point était mon unique chance ; or il tremblait, sautait ou se confondait avec les éclats inconnus projetés en fusion par les courants métallifères. La substance de la pensée se vidait, glissait dans les orifices des multiples petits forages de la boîte crânienne à la suite de rencontres avec des particules si rapides que je ne les avais pas même remarquées. Depuis la caverne translucide je luttais contre un magma, dérivatif toujours de ma voie, et le découragement m'alourdisait plus encore d'évoquer en bribes disloquées l'aisance avec laquelle la sirène avait quitté la grotte, usant de courants qui ne m'étaient pas perceptibles.

La nuit de plus en plus pesante s'injectait en moi. Il ne m'était plus de secours à espérer, coups de pompe des poumons ralentis, abrégés à chaque tentative. Là-bas la sirène m'avait-elle oublié, détentrice de secrets silencieux, ou un souvenir pointé en dard de raie allait-il encore, vite, franchir l'eau lourde pour me harponner, plongeur téméraire à la rejoindre, tenace en dépit de l'intensification du voile, obstiné à peser sur mes membres démantelés pour les faire ramper vers elle jusqu'à l'ultime refus ?

Son sourire d'adieu ambigu n'avait — qui sait ? — été que miroitement des vaguelettes brassées dans la caverne sous-marine, et les flèches fugaces d'une lumière à la provenance inconnue qui ravivait le point de scintillement ne seraient alors que fauteurs d'erreur pour me mieux fourvoyer. Et pourtant je persiste dans cette épaisseur marine où circulent les filons d'émeraude et d'argent.

Je ne l'imagine pas, elle, fluide habitante des eaux impalpables, empruntant ces chemins de lourdeur où ne se peut mouvoir avec aisance que la carapace de mon conseiller ; raccourci probablement car pas davantage ne puis-je croire que les yeux sagaces de la tortue m'aient menti. La compression s'installe homogène englobant l'encéphale où giclent des glyphes violacés.

Elle rêve dans des eaux corallines que lustrent les nacres, éveillée à demi, songe qui, s'il ne peut percer que les limpidités, m e rejette à l'écart, m connu, trompé par les conseils de la tortue oublieuse des dangers menaçant le nageur dépourvu de cuirasse. J'ordonne encore m es membres disjoints au cœur de la m er épaisse parcourue par les stries colorées dont la densité m e paraît s'accroître puisqu'elles m e repoussent, roulé en tonneaux, avec tant de hâte que déjà je ne distingue plus guère leur ignition.

La cataracte m'a englouti dans son dénivellement abrupt, chute aquatique entre les eaux d'une m er aquatique, m 'a plaqué sous un rappel en coup d'assommoir sans que j'aperçoive de minéraux causes de l'éroulement. Tout est réglé par un rapport de densités entre m asses liquides. Renversé, une jambe lancée verticale, l'autre repliée, yeux aspergés d'écume légère, un courant m e saisit, m e soulève, m'emporte, cahotant; dynamique oxygénée qui m e rassemble tandis que les algues floues filent si rapidement qu'elles se fondent en une jungle touffue.

La soudaine irruption des éclaboussures rafraîchissant les entrelacs respiratoires me déconcerte. Elle provoque une impression de liberté dont je sens, à peine perçue, qu'elle est illusoire car la vitesse constamment accélérée ne m e laisse aucune possibilité d'évasion. Et je n'en souhaite pas non plus puisque ce m 'est quand même liberté ce déferlement tranchant qui m 'enlève, baladin soubresautant vers le visage archaïque au sourire ambigu que je quête, car là il me porte, ignorant de moi, fort de sa sauvagerie, de sa pureté, agent d'un rêve qu'elle ni moi n'avons sans doute formulé, qui sommes oxydés par le doute que suintent les méduses à la frauduleuse luminosité, l'incroyance qui m'a lancé suicidairement dans la mer épaisse, résolu à passer le remous immobile, et sûr de mon impuissance jusqu'à ce que m 'accroche l'imprévue libération insoucieuse de m a liberté, m ais où il se peut que m 'ait lancé l'impact amoureux nostalgique de son souvenir.

3

L'AUTRE PÔLE

Humides encore de l'eau du lac leurs courbes se meuvent sur le sable orange où les ombres se déplacent. Je les contemple, appuyé sur une des racines écailleuses qui se tordent en perforant le creux de la caverne, issues de l'arbre d'en haut, par-delà l'épaisseur de la terre, et s'enfonçant sous mes pieds vers les profondeurs d'un humus immémorial d'où elles puisent les forces fossilisées pour les transmettre au tronc puissant qui étend ses bras sur les herbes, sèches en cette saison, grillées par un soleil qu'ignore la tiédeur de notre abri.

Les parois rocheuses se colorent de grandes taches dégradées de l'ocre rouge à l'ocre jaune, incorporant çà et là des plaques de mousse ou de lichens qui les rehaussent d'une touche de vert. Macules qui ne me sont pas inconnues ; j'en ai vu de semblables dans les habitations des hommes, sans jamais prendre garde à ces juxtapositions informes, emblématiques de la confusion d'esprit des humains. Mais ici elles s'unissent et se regroupent en arabesques évocatrices d'un mouvement de danse et je suis leur déroulement, moi qui ai été forgé à ne me complaire qu'aux lignes anguleuses annonciatrices du vide.

Une des Nymphes me regarde en riant. Au cœur de ses cuisses elle tient un coquillage dont les spirales pointent en cône ; coquillage d'eau, de lune — et de terre aussi, sur laquelle, sous laquelle, s'étalent les rayons bénéfiques. Je souris, j'ouvre mes paumes bourrelées de cicatrices et de croûtes. Ses cheveux m'adoucissent les mains, que colorent le sable très fin et les algues sèches entortillées en tapis.

Com m ent nous confondre avec ceux-là que les miennes avaient emprisonnés dans les puits scellés de cercles basaltiques ? Les puits qui plongent aux abysses, droits, cylindriques, où les vampires tombaient comme des blocs, entraînés par leur densité vers la pâte qui englué les griffes et colle les membranes ; nous qui connaissons les enfilades des grottes de granit ou de gneiss, qui savons user de la ruse et de la fuite pour les attirer sous les voûtes d'où l'obscurité se déverse en occultant le puits vertical. Ils se croyaient à l'aise dans la pénombre souterraine, jam ais rassasiés de sang neuf et de cruautés inassouvies, mais lentement nous les réduisions à de petits paquets épars.

Et nous voici, à notre tour confinées dans ces grottes que nous aimons, mais nous aimons également la chaude odeur de la terre ou les vertiges des rayons quand ils se concentrent et s'éparpillent sur le gel.

Dispersées de sorte que nous ne pouvons plus veiller sur les lourds couvercles. Mais eux savent flotter dans l'air épais, maquillés sous m asques qui nous imitent.

Blonde et nue, à l'exception d'une ceinture d'algues et d'un bracelet d'émeraudes, elle tend une main qui me gonfle et me redresse sous les doigts agiles. Elle effleure en glissements ralentis pour m'entourer de volupté longtemps étirée.

— Hier j'ai dérivé par les galeries jusqu'au lieu qu'ils surveillent si jalousement.

— C'était folie.

Les déferlements successifs que soulèvent les doigts lisses me percent trop pour que je la blâme.

— Prudente ; mieux que toi ; je n'ai émergé que bien avant dans l'île. Une fille lavait son linge dans un maigre ruisseau ; je lui ai appris d'où jaillirait une source, puis j'ai disparu.

— C'était folie.

— Pourquoi faudrait-il toujours nous soumettre ? interroge l'autre qui s'enclot nonchalamment les seins de ses mains arrondies.

Pourquoi plier devant l'Ordre, esclaves aplaties dans la poussière de ce qu'ils nomment la terre ? Ignares, orgueilleux et sots ! Elle est dure, la terre, et la roche où je suis allongée, ce creux dans lequel mon corps s'inscrit, j'en touche le grain résistant et fin. Leurs cavaliers ne connaîtront jamais l'éblouissement des grottes de laque, ni les éclairs sur l'eau des courants souterrains, et les racines torsées qui forent le sous-sol et déplacent les rocs pour s'alimenter dans les nappes cachées, volonté qui écrase leur rigorisme stérile.

Fascinés par les lignes qu'ils tracent, leur champ de vision s'est rétréci, brouillant les formes.

— Mais je ne vois que courbes harmonieuses, comment survivez-vous ?

La nuque renversée par le rire fait pointer les seins et ondoyer la chevelure. Elle reprend un sérieux amusé :

— Comme vous, ami, comme vous. Tu aurais pu y penser. Ce qu'on dit « Nature » est un amas d'éléments juxtaposés dont les interstices sont traversés de grains de lumière. Quand nous reconnaissons parmi les filles crues nées du troupeau soumis au Destin une des nôtres, nous l'accueillons. Nos cousins les Faunes, que votre Désordre amalgame aux Gluants, nous sont chers et plaisants à l'occasion ; indispensables même car fantaisistes et fauteurs d'incohérence, mais ce n'est pas par leur entremise que nous survivons.

— Et vous ne vous trompez jamais ?

Elle sourit ironiquement :

— Pas plus que vous, ami.

Je ne me suis pas enfoncé dans les profondeurs d'illusions menteuses qu'on m'avait apprises mais dans un autre pôle de lumière, nié par ceux qui furent mes compagnons.

Elle s'allonge, dos à plat épousant les inflexions du sol ; un bras ployé s'appuie sur les torsades d'une racine.

— Respire.

Narines enfoncées dans un épais bouquet d'herbes, j'aspire le parfum poivré enfermé dans la touffe, y plonge mon visage en sorte que la fraîcheur diffuse descende dans ma gorge, tapisse chaque muqueuse et que je m'oublie dans la pénétration d'une terre envahie de soleil. Yeux fermés, bouche close, ramassé dans le bouquet et distendu aux dimensions des pentes montagneuses, muscles élongés en racines, oublieux du temps...

Je m'arche dans le lacis des bruyères, réseau tendu en filet, forces indénombrables entremêlées sous le tapis des teintes douces qui sont l'écho d'un ciel pâlisant. Par-delà l'espace plat, franchie la courbure de l'horizon, je traverserai les propylées, surplombs des grandes vagues vertes, harmoniques des piliers de basalte. Je rêverai face aux rouleaux émeraude des lames et les herbes narcotiques me lanceront au cœur des prismes cristallins et de leur lumière décomposée, aventurière des couleurs musicales, ballottées du grondement à la stridence, pulsées par le bruissement de la tenace croissance des quartz.

Elle a retiré la touffe ; le parfum s'attarde, s'évapore en fumées qui se dissolvent.

— Cette plante pourrait guérir bien des maux.

Gravité du ton, nostalgique d'une époque jamais connue.

Les patrouilles qui furent miennes suivent les itinéraires selon une tactique éprouvée que j'ignore, n'ayant eu qu'à l'appliquer ; et, peu à peu, les Nymphes disparaissent, étouffées par le filet qu'ils tracent... non ! les

ondulations brouillent la résonance des mots ; je me rappelle confusément : nous haïssions la souple ampleur des filets ; nos lignes étaient treillis de fils métalliques, rigides, coupants.

Les autres, les Vampires au fond des puits, n'ont besoin d'air ni de lumière. Possesseurs des grottes ils sauront, par les nuits ternes, planer pour mordre, et se tapir aussitôt dans leurs tanières.

— Nos armes étaient celles de la Terre et l'Ordre se garde d'y pénétrer.

Elle murmure en laissant filer une poignée de sable entre ses doigts écartés :

— Que pouvions-nous faire ou défaire ?

Visage hostile, durci, l'autre s'est levée.

— Exploiter les filons métallifères.

— Et nous oublier en nous organisant comme eux pour devenir esclaves du métal ?

Il n'est rien à dire sinon la tristesse que toute jouissance s'imbibe ainsi de mélancolie, que toute journée gagnée soit sursis, et pour quoi ?

J'ai senti vibrer le tambourinement des sabots de leurs chevaux avant de les voir et m e suis jetée à plat dans un renforcement pour me confondre avec la ligne de déclivité, résistant au désir de lever la tête afin de suivre leurs évolutions. Mais eux m 'ont vue, je sais qu'ils m 'ont vue, le martèlement des sabots se rapproche. Leurs manteaux blancs se détachent impitoyablement dans le soir si velouté qu'il devrait les adoucir par son frôlement, et leurs armes éclatent hors des gaines. Pour la dernière fois j'aspire le parfum des bruyères, lentement, longuement, indifférente au roulement qui va s'accroissant, et m 'agenouille pour humer le gris d'un ciel emperlé de brume.

4

LE TRÉSOR DE LA TERRE

Les flocons tombent avec régularité, tombent, et la tour septentrionale se dissout dans un trouble trompeur quand l'œil s'efforce d'isoler un élément de la chute épaisse ; tentative facile d'apparence tellement l'écroulement semble ralenti par son silence, mais qui ne se peut exécuter car la rétine ne perçoit que traînées floues, les distinctions attendues se rejoignant en filaments et colonnes dont l'éclat translucide brouille la vision, têt égarée dans un monotone envoûtement qui l'emplit de cristaux indiscernables éparpillés dans le souvenir où ils laissent de longues pistes blanchâtres sous lesquelles s'annulent les cadavres.

Le hameau invisible, très loin au-dessous, s'est perdu quelque part dans l'atmosphère saturée. Je suis seul dans le cylindre de pierres sèches où ma cheminée de fortune rabat la fumée étalée en nappes plus grises dans la lueur livide uniforme. La porte s'ouvre sur l'échelle inclinée vers ce qui n'est plus que planéité réverbérant une brillance sourde venue de nulle part.

Et comment fermer cet assemblage rudimentaire de planches sans être étouffé, quand déjà je tousse et crache, gorge raclée par la fumée ? Aussi je reste à ranimer les flammèches hésitantes, enveloppé dans mes fourrures ; et le chien mâtiné de loup, tête entre les pattes, ferme à demi des yeux congestionnés.

Les cols se sont recouverts, chemins enfouis, et les vallées cloisonnées entrent dans leur sommeil hivernal, chacune repliée sur elle-même, vivant de ses provisions amassées jusque tard dans l'automne. La couche de silence a effacé mes traces pour des mois. J'ai choisi ces lieux reculés que la présence d'un étranger surprend tellement que, bien vite, de proche en proche, la région entière en est avertie, calculant qu'ils ne me croiront pas capable de pareille naïveté.

Entre les deux tours délabrées qui tiennent encore sur l'éperon de granit se ramifie un labyrinthe de salles et de galeries souterraines dont le voûtement s'est effondré, rongé par l'infiltration des pluies et des neiges. Chercheur patient et attentif je me suis glissé à travers des éboulements où une dalle monolithe tombée sur la tranche s'est appuyée oblique contre la paroi, ménageant un étroit vide triangulaire. Quand elles ne sont pas taillées dans le roc brut les cloisons ouvrent des fissures sans nombre, et c'est dans une de ces excavations, si profonde que mon bras ne la put sonder, que j'ai déposé le sac de cuir. Là dorment les vipères engourdis par la nuit glacée et j'ai pris soin de ne pas les déranger dans leur sommeil et de leur expliquer, à voix très basse, que je leur confiais le trésor en garde, à elles les enfants de la terre, afin qu'elles le protègent de leur venin. J'ai déposé mon fardeau dans cette cache de moi seul connue, noire de ténèbres que ma torche rayait d'ocre rouge.

Cela est bien ainsi ; et pourtant je m'attarde dans la tour pénétrée d'humidité neigeuse au lieu de descendre jusqu'à la ferme pour manger une soupe devant le feu orange ; je m'attarde en songeries vaines, incertain d'avoir agi avec justesse. S'ils me rejoignent — et il est probable qu'ils retrouveront ma trace — le sac sera perdu à

jamais, moi étant le détenteur choisi par la prêtresse, et j'aurai interrompu la chaîne immémoriale qui affirme l'existence d'un pôle et, accessoirement, aide les misérables hommes à se hausser peu à peu.

Je tisonne les bûches noircissantes, indécis, car qui en vérité pourrait me dire si je suis le dernier maillon parce que les temps sont proches ou si j'ai fait montre d'une médiocre étourderie, d'une légèreté sans essor ?

La froideur mouillée s'infiltré sous ma peau et envahit ma carcasse, squelette noueux aux articulations engourdies, mais je ne bouge pas. La neige se fait plus dense d'instant en instant et la porte donne sur un rideau blanc immobile. Tout est si loin. Les souterrains où gisent les rubis et les émeraudes ne se pourraient plus retrouver. Tout est si loin que je ne désire pas m'éloigner puisqu'il me semble avoir franchi les limites dernières. Le chien ne s'agite pas davantage que moi et sa respiration est lente et lourde.

L'image flotte de la guerrière passant une main osseuse au long de sa nuque sous les courts cheveux de paille solaire. Geste glissant du bras où jouaient les muscles durcis par l'exercice quand le visage s'est détourné, grave et songeur, lisse de jeunesse. Me savait-elle porteur du legs antique de la terre, les pierres du dragon qu'ils avaient cherchées de siècles en continents, eux — dont je fus — qui se disent Fils des Étoiles, afin de les broyer: les pierres dont la cristallisation récuse la viscosité qu'ils nous veulent assigner, et, s'ils les comprenaient, détruirait leur combat fourvoyé ? À cela il n'est pas de réponse.

LE BRACELE T

1

NAISSANCE DU DOUTE

J'aimerais un nom, assemblage sonore qui me soit personnellement attaché, m'identifie comme ceux que j'ai longtemps protégés, dont les ombres acquéraient par ce biais une précision qu'ils ne semblaient pas aptes à conquérir. Ils se déplaçaient ou s'allongeaient, à peine émergeant de la terre sombre, et pourtant la raucité barbare appliquée à chacun d'entre eux les dressait plus verticaux, isolant chaque silhouette au point qu'on s'apercevait — ou s'imaginait — qu'elle présentait des caractères singuliers. Et, peut-être, à force de voir ce qui n'existait qu'imparfaitement, le créait-on, de sorte que, lorsqu'ils rejoignaient la terre, le nom survivait, et avec lui le souvenir de créatures distinctes.

Une telle faiblesse se pourrait trahison car, en me situant dans l'Ordre, je savais perdre cette marque individuelle qu'on me révéla illusoire.

Néanmoins, Fils des Étoiles sous le grand manteau blanc à valeur universelle, j'aspire à nommer les choses de la terre, nommé moi-même.

Je m'interroge, incertain qu'il en ait été toujours ainsi. Il se peut que cette règle soit apparue tardivement, accompagnant la rigidité et les formules précises nécessaires en ce lieu d'exil.

Mais n'est-ce pas tentation du recours à un passé qu'il m'est loisible de recomposer, nostalgie d'une patrie ignorée que je décris à ma guise, en direction de toute trahison ? N'est-ce pas désir inavoué d'établir des relations épidermiques et d'imiter ceux que j'ai mission de sauvegarder ? Ce devait pourtant être dissuasion suffisante d'entendre le nom, lancé en salut par un paysan, adhérer au sol dont l'homme brisait les mottes, sonorités parentes des éboulements de rocailles ou des brisures de branches. Plus proches encore des confuses forces chthoniennes quand par la brume les voix fortes s'assourdisaient dans le réseau des gouttelettes serrées, au point de se confondre avec les roulements du torrent.

Mais malgré moi les tiges dures des genêts surgissent subrepticement au-dessus des touffes d'herbe, et les points jaunes et mauves des pétales isolés dans les replis s'imposent sous mes paupières.

Ils y glissent la couleur, ses nuances, ses attraits multipliés ; séduction du changement et du foisonnement tellurique. Appel d'un désordre où s'abolirait l'abstraction du manteau blanc, porteur de renoncement et de responsabilité, au profit d'une exaltation interdite, passage prohibé à travers le prisme chamarré de l'arc-en-ciel.

2

LA TRAQUE

Voici que, depuis peu, je me prends à penser au bracelet du fugitif.

Nous avons tous trois reçu l'ordre de pourchasser cet ancien Frère qui nous était inconnu et de le mettre à mort. Ce fut une traque longue et pénible. Il s'était enfui vers le Nord, espérant trouver refuge dans les forêts de sapins et de bouleaux où l'abondance de gibier assurerait sa subsistance cependant que la solitude de ces parages découragerait notre poursuite. Raisonnablement fondé puisque, une fois les derniers hameaux dépassés, nous ne disposâmes pour nous guider que de traces de pas sur la terre humide, de brindilles cassées et d'herbes couchées, des débris calcinés de quelques tisons mal enfouis, et surtout du flair de nos deux limiers sans lesquels nous nous serions fourvoyés assez fréquemment pour lui laisser le temps de se mettre définitivement hors d'atteinte. En dépit de leur aide nos méprises furent nombreuses, d'autant plus qu'il avait ingénieusement multiplié les indices trompeurs. Ainsi perdîmes-nous une journée entière à descendre au fond d'un ravin en haut duquel des éboulis récents — volontairement provoqués, nous le comprîmes ensuite — nous avaient fait croire à sa chute.

Toutefois, malgré son avance de plusieurs jours, il allait à pied, le cheval médiocre qu'il avait enfourché pour s'enfuir étant bientôt tombé d'épuisement. La découverte du cadavre pourrissant aux confins de la grande plaine nous avait donné la certitude de notre proche réussite. À dire vrai nous espérions le rattraper avant les limites de la forêt mais il se mit à pleuvoir ; en lignes épaisses et serrées d'abord qui alourdirent nos manteaux,

puis en bruine élastique qui détrempeait tout et rendait le sol si spongieux que nos petits chevaux, pourtant robustes, peinaient à avancer.

Nous dûmes souvent mettre pied à terre pour les soulager tandis que notre progression se poursuivait, chaque pas arrachant une coulée de glaise qui adhérait aux semelles et aux sabots. La grisaille grumelait le ciel et, lorsqu'il cessa de pleuvoir, la brume condensée autour de nous rétrécit encore davantage notre champ de vision, au point que nous craignions de tourner en rond indéfiniment à la surface de cette étendue plate qui nous paraissait illimitée. Nous avançons, dos courbé, pétris d'humidité, guidés par nos deux chiens.

La forêt fut plus facile ; les cerfs y avaient troué des allées au long desquelles nos chevaux trottaient assez aisément ; encore fallait-il prendre garde de nous incliner sur l'encolure de nos bêtes sous peine d'être balayés par les branches pesantes des sapins ; saturés de vapeur translucide nos vêtements séchaient mal et notre position penchée les plaquait sur la peau.

L'énergie du fugitif nous étonnait, surpris qu'il pût, étant donné son état probable de grande fatigue, puiser en lui assez de ressources pour simuler des changements de direction et nous lancer dans l'épaisseur mouillée des sous-bois ; et nous étions agacés qu'il retardât ainsi, en accumulant les ruses, notre inévitable rencontre.

Nous atteignîmes enfin une zone semi-aquatique, région de bras morts aux contours vagues qui annonçaient la proximité d'une rivière importante. Par-dessus les eaux étales encombrées de souches et de lenticules s'arrondissaient des îlots boisés ; il était possible d'y accéder en suivant des levées de terre naturelles ou en découvrant, après de multiples sondages, des gués recouverts par un plus mince poids d'eau morte. L'excitation de nos limiers nous assurait que nous avions atteint le bout de la route, le fugitif n'ayant sans doute pas été capable de franchir le fleuve et se trouvant acculé au courant central.

Nous traversâmes plusieurs marigots ; le dernier bief nous causa quelque difficulté. Bien que dépourvue de courant, l'eau en était profonde et nous fûmes contraints de traverser à la nage en tenant nos montures par la bride.

Le mamelon semblait assez étendu, surmonté dans sa presque totalité d'un taillis sans fissure depuis lequel rampaient des ronces gigantesques, assez longues pour s'enlacer autour des troncs pourris englués dans la vase gris de fer. Aussi nous décidâmes de nous séparer, l'un restant de garde avec les chevaux et les chiens à l'endroit où nous avions abordé, et chacun des deux autres contournant en sens inversés le bosquet central.

J'avançai d'abord lentement, prenant garde de ne pas m'emmêler dans les ronces qui serpentaient à mes pieds. Puis le terrain s'exhaussa, et une marge de pelouse moussue s'étendit entre le fleuve infranchissable et le talus qui surplombait le bras d'eau.

L'espace s'ouvrit. Devant moi s'étalait le fleuve jaunâtre, large et rapide. Le fugitif était assis adossé à un aulne sur la berge. Je soufflai dans mon bugle comme convenu mais le conduit mouillé n'émit qu'un son rauque, disgracieux, dont la portée me parut très limitée. Il eut du moins pour effet d'éveiller de sa torpeur l'évadé qui sursauta et m'aperçut. Il se leva lourdement, dos appuyé contre l'arbre.

J'approchai. Sa casaque de cuir boueuse, griffée de toute part et franchement déchirée sur le flanc me rendit péniblement conscient de la saleté qui assombrissait mon propre manteau arraché par les épines.

Il souleva le bras, gauchement, et je compris à ses mouvements maladroits que son arme était trop pesante pour son poignet fatigué. La main tremblait ; j'imaginai que c'était de crainte mais, lorsque j'approchai davantage, je vis avec stupeur qu'il me regardait en riant sous la broussaille de ses cheveux. Plus profond que l'éclat fiévreux du regard provoqué par la faim et l'épuisement, jaillissait une vivacité moqueuse qui m'irrita.

L'impression gênante que ces yeux ne m'étaient pas inconnus ne me retint pas plus d'un instant. D'un coup brutal je fis sauter son arme. Le choc l'ébranla et il tomba sur les genoux. J'attendis. Sa main gauche cramponnée à une branche basse, il parvint, en se hissant de la sorte à se tenir droit. Il continuait à rire, défi incongru qui me laissa perplexe. Dague au poing il s'arc-bouta pour s'élancer sur moi.

Eût-il été en pleine vigueur la manœuvre était désespérée. Il me fut facile de frapper ses doigts contractés et il s'écroula de nouveau en lâchant le poignard. Il resta un temps à reprendre son souffle, paumes contre le sol, et j'étais sur le point de porter le coup final lorsque, encore une fois, il se dressa sur les genoux et, lentement, par saccades, les deux mains dans son dos raclant l'écorce de l'arbre, il se mit debout. Des larmes coulaient au long des plis du visage sale jusqu'aux commissures des lèvres toujours ironiques ; le menton relevé frémissait, les yeux me cherchaient mais je ne sais s'ils me voyaient.

Je l'achevai en plongeant ma lame dans la région cardiaque. Il hoqueta et s'effondra, la face dans le sang qui sortait en bouillonnant de sa gorge. Mais je ne me retirai pas assez rapidement et sa main agrippa convulsivement un pan de mon manteau. Écœuré par la souillure du contact, je reculai ; la main raidie, presque autonome déjà, se cramponnait, me retenait. Je frappai de la pointe du pied le bras tendu, je tapais avec horreur, je cognais de tout mon poids concentré au point d'en trébucher et je sentais la chair flasque à travers le cuir, tant que, enfin, le membre mort lâcha prise et me laissa m'éloigner.

Mes compagnons me rejoignirent peu après. Nous emportâmes son ceinturon et son bracelet comme preuves du succès de notre mission, abandonnant le corps aux oiseaux et aux bêtes carnassières, et nous en revînmes.

Lorsque je rendis compte au Supérieur du déroulement de la traque, je lui fis part du grand vide que j'avais ressenti tout au long du chemin de retour. Il m'assura que c'était chose normale après une première victoire.

3

LE BRACELET

Je n'avais pas eu loisir d'examiner le bracelet et n'y avais plus songé avant de le remettre au Supérieur. Il y a de cela si longtemps que je ne suis pas sûr de revoir le bracelet tel qu'il encerclait le poignet du mort. Il se peut que j' imagine quelque chose de différent, modelé par les apports successifs intercalés entre le moment de l'exécution et l'instant présent où je monte cette garde immobile au-dessus d'un ravin vide.

C'était un large bracelet d'argent légèrement terni par l'oxydation car le temps avait sans doute manqué pour le frotter durant la fuite et l'humidité avait hâté le noircissement du métal ; un bracelet très large conçu pour être porté sur l'avant-bras plutôt que pour enserrer le poignet et, si le fugitif avait été moins épuisé, il l'aurait remonté avant de mourir puisque tout dans son attitude ultime indiquait le refus de s'abaisser ; mais l'effort pour se dresser accaparait son énergie et ses mains s'agrippaient toutes deux au tronc de l'arbre.

Un bracelet ouvert de façon qu'on en puisse faire varier la circonférence selon l'épaisseur du bras qui le portait. Il ne présentait aucun signe extérieur particulier, plaque d'argent courbée, griffée seulement par les éraflures et les inévitables chocs subis au long de sa course.

J'ignore pourquoi sa vue me troubla car sa grande simplicité s'accordait avec la vêtue rustique de celui que nous poursuivions ; un riche bijou ciselé avec art dans une matière précieuse eût été incongru, discordant avec la casaque de cuir brun délavé et les galoches de marche.

Désaccordé. Rassurant pourtant par l'indication qu'il nous aurait fournie sur l'identité du porteur, dignitaire dévoyé ou traître de haute volée qui méritait qu'on lançât à ses trousses par la grande plaine nordique trois cavaliers pour le rejoindre là où il aurait pu demeurer inoffensif et oublié. Les effectifs de l'Ordre n'étaient pas très nombreux et leurs tâches compliquées les absorbaient trop pour que les Supérieurs se permissent sans hésitation de se séparer de trois cavaliers quand un seul accompagné de deux écuyers, ou même de supplétifs levés et payés pour la circonstance, aurait fait convenablement l'affaire. Il fallait une raison importante qui justifiât ce détachement. Sans doute la nécessité d'assurer un silence sans faille sur toute l'histoire de la traque puisque nous seuls étions éprouvés au secret, et à l'indifférence sur le but de nos missions.

La face interne, par contre, était intaillée de divers signes incompréhensibles qui se confondent dans ma mémoire. Il me semble que ce n'étaient que points réassemblés par l'œil en lignes bouclées sur elles-mêmes, bien que je ne puisse me souvenir que de mon propre regard. Il était évident que, n'ayant pas à nous interroger sur quoi que ce fût, nous n'échangeâmes aucun commentaire sur les objets aussitôt voilés et mis à l'abri.

Ce coup d'œil hâtif et dérobé était-il trompeur et les points se distribuaient-ils en figures totalement différentes qui eussent exigé une observation patiente ? Je ne sais, mais que m'eût-elle enseigné si je ne connaissais pas le sens de ce qu'il me fallait lire ?

L'arche ouverte dans la pierre surplombe le ravin et l'encadre d'une falaise à l'autre.

Il ne s'y passe jamais rien. Même les bêtes sauvages craignent de s'y aventurer et c'est bien la seule évidence que de la combe suinte un pouvoir dangereux, encore que la barrière des murs dont sont closes les extrémités puisse expliquer cette absence de vie. Il n'y a jamais de réponse ferme et il se pourrait que la rigueur de nos attitudes droites et des courbes pures comme la voûte du ciel de nos architectures ne soit que masque surimposé. Nous avons appris qu'il n'y a rien à savoir, et l'impassibilité de mes compagnons prouve qu'ils ont compris la leçon.

Mais ne suis-je pas moi aussi impassible et silencieux ?

Les spirales suivant lesquelles j'interprétais ces points déconnectés ne me furent jamais tout à fait étrangères, analogues à d'autres spirales rêvées peut-être, dont le déroulement harmonique m'était familier. Mouvements interdits à nos itinéraires dont les lignes abstraites se coupent toujours à angles vifs, sans rapport non plus avec les Gluants que mon rôle est de refouler. Ainsi que l'ont rappelé les sept voix de l'Initiation.

Ces pensées me distraient alors que je devrais être tout entier guetteur pétrifié. Parfois le glissement de quelque caillou, l'éclatement nocturne d'un silex, me font tressauter et c'est là preuve évidente de mon inattention. Mais ces sursauts sont rares tant le mouvement s'est coagulé au pied des falaises abruptes où le vent ne siffle qu'à mi-hauteur sans racler les aspérités du sol.

J'aimerais me débarrasser de la vie sereine et tumultueuse de ce bracelet dont l'éclat mat rabote trop fréquemment les ressauts du terrain que j'ai fonction d'épier, les unifiant en ploiment de lac tentateur dans lequel une bizarre folie me pousse à me mirer, une étrange attirance, qui me dérange, m'embarrasse, assez aisément repoussée toutefois, jusqu'à présent.

Tentation troublante, mirage des rocs immobiles. Peut-être le vieil écuyer, depuis si longtemps dans ce poste, en sait-il plus que moi sur les pièges qu'il recèle.

4

R É P O N S E D E L ' É C U Y E R

Pourquoi m'interroger ?

Venu des plates étendues nordiques dans ce cirque de rocs, tes lèvres se crispent, plis douloureux et inutiles. Laisse-moi, attentif à bien placer le chaudron sur les barres à feu.

Donne-moi ton manteau à laver, ton casque à frotter.

Tel est mon rôle que tu sais.

Le sang coule épais des animaux égorgés et la terre ne le doit absorber de ses bouches fendues sans cesse affleurantes.

Ce service exige grand soin et m'occupe tout entier.

Vieux radoteur, il se peut qu'un jour je te raconte d'étranges histoires, contes d'enfants ou de bonnes femmes, glanés au hasard des postes.

Garde-toi d'y ajouter foi.

Les quotidiennes besognes m'ont râpé la cervelle et les surfaces érodées de la trame laissent s'immiscer des formes aux contours diffus dont les gestes flous sont d'intraduisibles énigmes.

Elles s'esquivent pour disparaître et glissent de nouveau sur d'autres points d'usure en attitudes que je ne peux conjoindre.

Que tirerais-tu de moi ?

Laisse-moi, courbé sur le chaudron, écumer les grands pins sombres condensés dans les bouillons blanchâtres pour en extirper les échardes résineuses.

Tel est mon rôle que tu sais.

5

D É C H I R E M E N T

Je n'avais pas été surpris de rencontrer un compagnon féminin parmi la garnison. L'intronisation dans l'Ordre, après les dures épreuves du noviciat, ne traçait nulle barre entre les caractères morphologiques, facteurs négligeables. Les critères étaient de résistance morale et physique — en omettant évidemment les mystérieuses raisons de ceux qui choisissaient de nous élire ou de nous rejeter, mais de celles-là il n'est pas possible de tenir compte puisqu'elles ne sont jamais dévoilées. L'entraînement aux armes, les patrouilles, les gardes, l'accomplissement des rites, emplissaient nos journées, rompues par les seules périodes consacrées aux repas et au sommeil. Aussi, dans notre état d'indifférence, considérons-nous avec un mépris justifié la confusion qui agite les êtres inférieurs, engendrés par l'attraction des corps.

Tel aurais-je dû être. Pourtant les cheveux de bronze sur le col du manteau blanc, les yeux gris où dérivait les ciels de mes plaines boréales, s'inscrivaient en transparence dans l'arche qui enveloppe la combe, silencieux et obsédants, images incorporelles qui, sans entamer mon impassibilité, émergeaient en mirage tenace monté d'un périple inconnu, ou peut-être oublié.

Alors il arrivait que me comprimât les côtes le désir qu'elle me nommât, d'un nom qui serait mien, et le réfrènement de cette tentation embuait mes yeux, diluant le ravin brouillé par les éclats de lumière.

Images trop vivantes, incompatibles avec ma garde, incompatibles avec les Gants censés se tapir encore au fond de la gorge sous les auvents nocturnes des surplombs. Mais l'étang m'attirait autant que les étoiles d'où nous descendions, et au centre de mon corps s'écartelait le déchirement, cohérence déchiquetée en lambeaux, qui me faisait raidir la position pour échapper à la torture.

LE BORGNE

1

LE DUEL

Le Frère borgne soupçonnait qu'il se tramait quelque chose parmi les villageois, là-bas, en dessous ; mais le Supérieur n'avait rien répondu et le Frère avait regardé de côté. C'était lui le plus ancien en poste et je crois qu'il m'avait accueilli lors de mon arrivée. Le Supérieur n'était venu que beaucoup plus tard et la Fille des Étoiles peu avant moi. L'écuyer seul devait vivre dans l'île depuis plus longtemps encore que le Frère borgne — non que rien m'ait été transmis à ce sujet ; seulement parce qu'il faisait corps avec les rochers au milieu desquels nous demeurions et que son visage s'était creusé des mêmes linéaments que les troncs tordus des pins.

J'ignore comment il avait perdu son œil et dans quelles circonstances sa joue gauche avait été tranchée par cette longue balafre qui relevait le coin externe de la paupière, si bien qu'il présentait deux aspects tout à fait différents suivant le profil observé ; et cette disparité lui conférait un air sarcastique que je ne haïssais pas. Peut-être l'ironie latente ainsi engendrée l'avait elle empêché d'être nommé Supérieur. Il me plaisait de penser que ce fut un duel qui en était cause.

Duel

Le duel proprement dit se pratiquait très rarement, selon un cérémonial minutieusement réglé. Il était d'usage que les deux adversaires fussent approximativement de force égale, exigence qui n'excluait nullement les engagements de guerriers éprouvés avec des partenaires faciles à dominer, mais dans ce cas les formes étaient autres et le mot de duel jamais prononcé : il ne s'agissait que de divertissements ou de séances d'entraînement destinées à entretenir l'habileté de la main et la prestesse des mouvements, sans qu'aucun membre de l'Ordre se préoccupât du sort réservé au vaincu. Il convient de remarquer qu'il n'était jamais achevé sur le lieu du combat bien que sa mort fût parfois l'issue de l'exercice. Il pouvait également en sortir renforcé, durci ; de toute façon peu importait. Dans certains cas, extrêmement rares à vrai dire, si peu communs que le souvenir s'en conservait avec fidélité, il devenait à son tour digne de participer à un duel, un jour, après de nombreuses épreuves et de sévères humiliations. Mais il est superflu de s'attarder sur ces exceptions.

Après donc que les duellistes s'étaient choisis ou qu'une rencontre fortuite — quoique significative — les avait mis en présence, l'action s'engageait. Il eût été vain de prescrire des règles, tous les coups étant permis, la ruse encouragée et le respect imprévu d'un certain code d'honneur, considéré comme trahison suprême, approuvé implicitement. Le sang-froid des guerriers évitait pourtant la mêlée confuse qui eût laissé trop considérable la part du hasard. Cette première phase pouvait durer longtemps, et c'était un plaisir raffiné pour nous techniciens détachés d'apprécier les improvisations apparentes, les feintes, surtout l'art de dégager la garde afin de permettre à l'autre de frapper, peu étant à même de réussir ce mouvement avec la perfidie nécessaire pour le mener à bien. Toutefois ce n'étaient là que prouesses assez ordinaires et ne différant guère de l'entraînement matinal sinon par l'apparat qui les entourait.

Venait enfin l'instant décisif où l'un des deux, après une passe téméraire, était battu.

Il advenait qu'il se retirât et se jetât sur son épée ; le soin de le pleurer était alors confié aux subalternes qui se chargeaient de sa dépouille ; ou encore il demandait au vainqueur la mort immédiate, qui lui était accordée sans qu'il y gagnât plus d'honneur. Il lui était également possible de défier son adversaire, en un orgueil insensé, attitude déplorable car elle entraînait — de même que la désinvolture oublieuse ou se voulant telle — l'exclusion immédiate de l'Ordre.

Certains, submergés par l'admiration envers qui était parvenu à les ployer, choisissaient l'esclavage, et c'était option plus honorable car, désormais attachés à leur vainqueur, ils évitaient d'être rejetés. Le plus pénible était sans doute le retrait apparemment lucide dissimulant une inguérissable amertume.

Mais il arrivait que, au centre d'un silence vibrant, le vaincu se relevât calmement, lentement, remît en ordre les plis de son manteau et, sans mot dire, bras croisés, acceptant sa défaite et la tenant pour destin tissé en réseau dont le duel n'était qu'une maille, osât fixer sans colère ni défi l'autre dont l'arme lumineuse menaçait sa gorge découverte. La ligne stridente de leurs regards coupait l'air d'un fil d'argent et celui qui tenait l'arme, en un geste cérémoniel, la faisait pivoter, en soutenait la pointe de la main gauche et, buste incliné, la remettait en hommage au guerrier désarmé. Alors, respectueusement, nous nous retirions tous en silence.

Le Frère borgne plissa son œil unique et commenta calmement :

— Belle évocation du duel et conforme à l'image que nous voulons nous offrir de nous-mêmes. En fait il est peu fréquent que l'unanimité se fasse pour proclamer un vainqueur, et tu ne l'ignores pas. Certains, et non des moindres, persistent à soutenir que le prétendu vaincu a fait preuve d'une habileté convaincante. Quant à l'exclusion elle n'est jamais que provisoire ; il s'agit surtout de se faire oublier quelque temps et l'amertume n'exclut pas une revanche éventuelle. J'ai beaucoup admiré le final ; il paraît que, dans des temps anciens, le fait s'est produit. Il est bon d'en conserver le souvenir et de le proposer en exemple.

La voix était neutre, sans passion et je ne savais que penser de cette brève mise au point. La révolte croissait en moi. Le Borgne cherchait-il à me faire douter ? Supposition inadmissible ! Le respect que je devais à un Frère plus ancien dans l'Ordre m'empêchait de rétorquer. Désarmé je me suis retiré en silence.

2

L'INATTENDU

Le Frère borgne attendait en haut des marches, immobile, et comme le vent ne soufflait pas, les plis de son manteau retombaient droits et raides. Le maire monta vers lui, sans grâce, tout son corps de moujik trapu couvert de vêtements bruns semblant peser et refuser l'ascension. Il s'est découvert, et il roulait son béret entre ses doigts tandis qu'il demandait à être reçu par le Supérieur, démarche d'une insolence telle que je fus surpris de ne pas le voir rouler au long des escaliers de calcaire sous l'effet d'un coup de genou fermement appliqué.

Mais le Frère qui le dominait de sa haute silhouette blanche ne bougeait pas et les paroles embrouillées s'élevaient sans encombre autre que leur confusion. Trop éloigné pour entendre clairement — et ne pouvant m'approcher puisque j'étais de garde — des fragments de phrases identiquement repris me parvenaient, dont la répétition doublait la rotation du béret. La voix sourde reprenait les mêmes mots de respect et d'inquiétude butée, et il m'apparut soudain que nous étions confrontés à une ténacité, absurde sans doute, épaisse, mais dont nous aurions grand mal à nous défaire.

Le Frère s'est tourné, s'est éloigné d'un pas rapide ; l'autre est resté là, bloc parmi les blocs. Il n'avait pas osé prendre pied sur la dernière marche et se tenait légèrement en contrebas, le béret devant son ventre, morceau de feutre circulaire qui était protection autant que déférence. Proche de cette présence saugrenue, comique par sa rondeur dans ce haut lieu où nous seuls avions droit de nous déplacer, n'eût été la fixité qu'imposait la garde, je me serais approché pour me divertir du spectacle.

Quand le Supérieur s'est avancé, l'homme a baissé la tête devant le visage de métal et s'est gratté la gorge à plusieurs reprises avant de commencer le discours appris par cœur. Il parlait très bas. Lorsqu'il s'est tu, le Supérieur s'est retiré sans un mot. Le maire s'est attardé sur l'avant-dernière marche. Il attendait que quelque chose se produisît et, comme rien ne se passait, il est redescendu lentement, sans se recouvrir, et s'est perdu dans les broussailles.

— Sous le masque de bronze, les yeux du Supérieur flambaient d'un éclat rouge, me dit l'écuyer lorsque s'acheva mon tour de garde.

— Que désirait cet homme ?

— Ce qu'ils désirent depuis beau temps, ce que nous devons ignorer : le droit d'ouvrir au monde le sanctuaire où nous avons concentré les démons asservis, de construire des embarcations et de partir à la découverte par les méandres des montagnes englouties vers d'autres îles, d'autres hommes, d'autres richesses.

— Des connaissances neuves également, intervint l'homme maigre aux cheveux gris qui passait ses journées penché au bord des digues d'où l'on jetait les filets.

» Que pouvons-nous voir et savoir, isolés dans cet enclos minuscule où rien ne filtre d'ailleurs ? Mes yeux scrutent l'horizon mais n'aperçoivent que la frange des remous sur l'étendue liquide. Il nous faut aller plus loin.

La foule se pressait en croissant autour de nous, à distance mais hostile. Dans notre dos c'étaient les digues nues tendues vers l'eau du petit matin. Nous étions descendus tous les quatre, laissant le soin de la garde au vieil écuyer, manœuvre décidée sans réplique par le Supérieur.

Les villageois se taisaient.

L'homme maigre au dos voûté passa une main distraite sur sa barbiche, et l'ossature de son nez en bec de busard se fit plus proéminente, étrave lancée à l'assaut des courants contraires.

— Peut-être, dans les temps jadis, nous avez-vous protégés en détruisant ces démons dont nous n'avons jamais constaté la survivance. Il y a bien des âges de cela. Imaginez-vous que quatre Frères suffiraient à les contenir s'ils subsistaient encore ? Vous nous enfermez par habitude.

— Il dit juste, me souffla le Frère borgne. C'est un bon agent des Vampires. Infiltrés déjà ils manquent de proies et veulent que les hommes multiplient leurs domaines.

Le Supérieur s'avança d'un pas et tomba, face en avant.

De part et d'autre la stupéfaction figea chacun, tant nous ne pouvions imaginer une pensée de révolte concrétisée par la violence d'un geste. Mais le sang giclait du cou transpercé par un couteau lancé nous ne savions d'où.

Nos trois armes s'abaissèrent simultanément, pointées vers la marée reflue, cependant que nous adoptions la position de combat en demi-lune. En face les villageois épouvantés reculaient et l'espace s'approfondissait entre eux et nous.

Le Borgne mit l'arme à la bretelle, se baissa, chargea sans effort le Supérieur sur ses épaules et nous remontâmes lentement, procession funèbre ouverte par moi et fermée par la Fille des Étoiles qui protégeons à travers les ruelles vides le Borgne et son chargement.

3

PEAU DE CHAGRIN

La nuit est tombée depuis des heures et la combe d'un bleu d'acier ne s'anime pas plus qu'à l'ordinaire. Nous avons doublé les gardes ; tandis que je surveille le ravin, l'écuyer est posté en haut des marches qui descendent vers le village. Il serait évidemment possible de décrocher en ralliant les deux longues barques plates amarrées au fond de la crique Nord, mais il est exclu d'envisager semblable reniement.

À l'aube ils sont montés en ambassade, cinq d'entre eux, sans armes, têtes nues, et ils se sont immobilisés très bas si bien que leurs yeux s'arrêtaient au niveau des genoux du Frère borgne. Ils venaient implorer notre pardon, promettre un châtement exemplaire du coupable qu'ils ne tarderaient pas à identifier. Tout en eux exhibait l'humilité retrouvée, et le maire parlait en paroles entrecoupées, penché, sa bedaine gonflée de bourrelets disgracieux, de sorte que s'est insinué en moi le doute quant au bienfondé de nos craintes à l'égard de ces lourdauds mal équarris. Trois autres bredouillèrent à la suite de leur chef de file. Seul se tut l'homme maigre à la barbiche pointue. Bien que respectueusement incliné, servilement presque, il échappait au ridicule et je l'examinais avec quelque méfiance.

alentour c'était le calme du levant. La brise ne soufflait pas et les pousses des pins se dressaient argentées au bout des branches, sans frémir.

L'écuyer, sorti d'une cave, restait assez loin derrière le Frère borgne, à distance réglementaire. Un jour plus brutal se levait dans le dos des ambassadeurs, les découpait en silhouettes peu discernables. L'écuyer, à ma stupeur insoucieux du règlement, s'approcha de plusieurs pas. Il tenait sa main à hauteur de front, comme une visière. Il avança encore, au point de se trouver presque côte à côte avec le Borgne, et je marchai dans sa direction pour le rappeler aux convenances, car il était mal venu de suggérer que l'inquiétude nous avait privés de notre force la plus intimidante : une discipline jamais en défaut. Certes le vieux avait des excuses et je comprenais que des événements aussi scandaleux aient achevé de brouiller sa cervelle usée ; aussi n'avais-je pas d'intention brutale. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il osât me prendre le bras et m'entraîner à l'écart.

Indigné, je le regardai ; lui ne me voyait pas ; son visage s'était convulsé et le jour qui se levait très vite révélait la teinte terreuse qu'avait prise sa peau. Il m'obligea, d'un mouvement raide, à me retourner dans la direction du groupe des ambassadeurs, leva le bras vers eux, articula :

— Celui...

Le bras se mit à trembler avec violence. Il releva une tête inclinée sur une nuque tordue. Je ne sais quelle angoisse exprimait son faciès que les muscles contractés, tétanisés, avaient rendu méconnaissable. Sa bouche

qu'il cherchait à ouvrir devenait fente diagonale d'où sortait, par saccades, une sorte de râle. Il bavait ; une langue noire, tuméfiée, passa entre ses lèvres, et il s'abattit en arrière, bras toujours tendu mais rigide désormais à la manière d'une branche morte.

Je compris aussitôt combien ce nouvel accident, sans qu'il y ait eu agression, nous pouvait être préjudiciable dans la conjoncture présente. L'écuyer étant par bonheur tombé à l'abri d'une roche qui le cachait aux regards des villageois, j'affectai l'aisance et rejoignis le Frère borgne comme au sortir d'une conversation.

Les cinq se retiraient benoîtement mais il me sembla qu'une expression nouvelle, une inquiétude analogue — quoique beaucoup moins prononcée — à celle de l'écuyer quand il avait voulu me parler, creusait la physionomie de l'homme maigre lorsque, tête baissée, il se retourna.

Nous attendîmes que tous aient disparu et je rendis compte au Borgne de la mort du vieux. Il ne répondit rien et nous nous réunîmes tous trois au bord de l'arche pour délibérer.

4

BRÈCHES DANS LE ROC

— Cette ambassade était une farce, constata le Borgne sur le ton calme de l'évidence.

La disparité entre les deux moitiés du visage me parut s'être accentuée. Je crus d'abord à un effet de l'éclairage dont la crudité, le prenant de trois quarts, rejetait dans l'ombre la partie non mutilée. Il poursuivit avec la même absence de chaleur :

— Ils nous prennent pour des imbéciles et veulent nous endormir.

Afin de nous faire face à tous deux il avait déplacé l'inclinaison de sa tête que la lumière frappait plus uniformément. Sans doute aucun il souriait. Le coin de sa bouche se relevait, grotesquement symétrique à la longue cicatrice, et lui donnait un air amusé comme d'une bonne plaisanterie.

Remue-ménage inattendu, pour moi, de voir un membre de l'Ordre — mon chef de surcroît après l'assassinat du Supérieur — se départir de la fixité des traits tellement imposée qu'elle avait durci nos muscles faciaux en une fermeté inexpressive que j'aurais jugée impossible à entamer si je m'étais posé cette question saugrenue ; et d'autant plus déconcertant que le Borgne grisonnait, plus ancien, de beaucoup, que moi dans l'Ordre. Le pli de ses lèvres se convertit en franc sourire :

— Ils ont encore peur de nous et seraient soulagés d'attaquer des gisants.

L'éclat de l'unique prune où de fugitifs filets bleutés se coulaient dans le gris, une connivence discrète des rides frontales, transformaient notre nouveau chef en un pitre conscient, aux effets burlesques, accentués encore par l'immutabilité de la voix neutre démentant la mimique silencieuse du visage. Le rire, de partout, fusait en ondes aussi muettes que celles de la clarté à laquelle il se mêlait. De ma cuirasse se desserrait une emprise dont j'avais ignoré l'existence, et commençait à rayonner une chaleur inconnue. Un spasme qui cherchait sa libération s'acheva en hoquet, car l'armature de la physionomie résistait encore, faiblement, garantie pourtant par la cohérence imprimée.

Je me tournai vers la Fille des Étoiles pour chercher secours. Le vert de ses yeux avait perdu la lourdeur des lacs immobiles et frissonnait sous le frôlement du vent.

La prune grise du Borgne glissa sur moi. Elle se concentrait ironiquement et je sentis mes lèvres se détendre, s'élargir sur mes dents. Notre garde se faisait jeu sans conséquence — mais comment ai-je pu introduire cette notion de jeu gratuit, moi qui jamais ne l'avais approchée ? — où ne se décideraient que notre vie ou notre mort, peu de chose en vérité.

Une appréhension de trahir me fit ramener l'entretien sur le dernier épisode :

— L'écuyer avait l'intention de désigner quelqu'un parmi les villageois.

Le Borgne haussa comiquement les épaules.

— Bien sûr ! Il s'agissait du barbichu vouûté ; je vous avais dit qu'il servait les Gluants... ou était l'un d'entre eux. Le vieux pensait que nous l'ignorions.

Je n'insistai pas. Cette mise au point expliquait d'ailleurs l'inquiétude de l'homme qui s'était probablement senti découvert. Le Borgne se divertissait beaucoup :

— J'ai toujours eu des doutes sur cet écuyer et ne suis pas fâché de sa disparition ; il jouait trop bien les vieillards gâteux. En fait je suis persuadé qu'il en savait beaucoup, et il était assez influent pour m'empêcher de passer Supérieur. Vous ne le saviez pas responsable ? Tiens ! Il gardait le silence mieux encore que je ne le croyais. Et il ne vous a rien raconté sur mon compte ? Tout à fait remarquable !

La voix, bon enfant, n'était plus d'un chef ; pourtant c'était à lui que le droit d'ancienneté conférait le commandement. Le Borgne poursuivait :

— Je le soupçonne d'avoir été un agent de renseignements au service du Centre. Ils ont commis l'erreur de le laisser trop longtemps sur le même poste. À force de jouer le gâteux il l'est devenu réellement... Et c'est ainsi que notre stratégie se fait désuète.

Pour la première fois j'entendais critiquer les décisions du Centre avec désinvolture, tiraillé entre le désir que le Borgne continuât sur ce sujet et celui, contradictoire, de le prier d'interrompre ses commentaires sous peine de dénonciation. Il me regarda de son œil malicieux.

— Inutile de te poser des questions, Frère. Ce soir, ou demain au plus tard, nous serons tous morts.

Il se cala confortablement entre deux roches arrondies, appuya son dos, étira les jambes, et par mimétisme nous l'imitâmes.

— J'ai toujours agi au service de l'Ordre ainsi qu'il sied, avec loyauté, et persisterai... faute de pouvoir changer. L'habitude s'est intégrée à chaque fibrille de mes muscles et de mon cerveau, outre que je suis depuis trop longtemps dans cette île — tant d'années que j'en ai perdu le compte — pour songer à la quitter.

» Mais il me vient à l'idée que, peut-être, vous deux qui êtes bien plus jeunes que moi réchapperez à ce guépier ; hypothèse peu probable mais non exclue. Je vais donc vous raconter une anecdote qui s'est passée avant votre venue dans l'île, sous le Supérieur précédent. Vous pourrez en faire votre profit, sait-on jamais ?

Il se déplaça pour se mettre à l'ombre et ce souci surprenant de confort prit un certain temps car il tenait à ce que le soleil lui chauffât les jambes.

— Une villageoise prétendait avoir vu une apparition tandis qu'elle lavait son linge dans un minable ruisseau. Une jeune femme surgit on ne sait d'où lui aurait indiqué une source inconnue qu'une pierre enlevée suffirait à faire jaillir. La paysanne avait ôté la pierre et la source lui était effectivement sautée au visage, une belle source d'eau claire et potable.

» Le bruit nous en parvint et l'incident parut suspect au Supérieur qui m'envoya surveiller les lieux. Je ne m'attendais pas à rien découvrir ; ces paysans ont la tête farcie de fantasmagories sans fondement et je pensais que la pierre s'était déboîtée sous la pression de l'eau accrue par des pluies récentes. Toutefois je me camouflai et j'attendis. Deux jours je guettais en vain. Le troisième jour au soir le soleil se couchait et les rochers s'ambraient dans un voile de lumière ; alors, sortie de la falaise (elle ne pouvait venir d'ailleurs) surgit une femme digne d'admiration, nue et svelte. Elle avançait au long du ruisseau avec une qualité de délié dans les mouvements, un équilibre souple prêt à bondir, enfin une aisance proche de la nôtre, quoique moins puissante, davantage dirigée dans le sens de l'élasticité. Un instant j'admirai, en connaisseur, oublieux de ma mission.

Mon regard glissa vers la nuque longue tendue sans blâme vers le récit d'une trahison ; et le sourire éclatant du Borgne s'inscrivit dans la muraille de pierre derrière elle, encore imprécis, étalé, distendu, privé de support stable.

— Je présume que ce moment de retard, fatal d'ordinaire, m'aida car il me pétrifia, bloquant ma respiration, de sorte que la créature s'avança sans deviner ma présence. Je l'atteignis en trois points vitaux et elle s'effondra dans le ruisseau. Rien de ce corps harmonieux n'évoquait les gluants que nous avions mission d'éliminer ni la lourdeur trapue des hommes. Et pourtant c'était de la falaise qu'elle avait émergé, au moment du crépuscule, là où s'abattaient les ombres des arbres ; par conséquent elle devait faire partie de ceux que nous étions chargés d'éliminer.

Le sourire railleur de l'œil unique m'enveloppait en tourbillon hypnotique.

— Je me penchai sur elle. Nulle arme n'était cachée dans sa ceinture d'algues vertes ; ses longs doigts ne portaient pas de griffes et ses dents ne pointaient pas à la façon de celles des bêtes. Je m'assis sur une pierre. Pour la première fois je rencontrais l'un des cachés et j'ai senti le germe du doute : ne nous égarions-nous pas dans la confusion ?

» La nuit s'épaississait et j'étais encore là, le crâne vide, à contempler ma victime quand je sentis une présence ; je me retournai brusquement : l'écuyer se tenait derrière moi, à dix pas comme le veut le règlement. Depuis combien de temps m'épiait-il ? Je ne l'ai jamais su. Il me dit être juste arrivé mais je n'en crus rien. C'est lui qui se chargea du corps.

L'ellipse gris bleuté de l'œil unique s'approchait et s'éloignait, sautant d'un niveau d'énergie à un autre tant qu'il finit par s'imposer, venant à bout de sa consistance molle pour retrouver une circularité approximative. La charge d'ironie de ce cercle qui grossissait à vitesse constante m'inquiétait confusément et je souhaitais qu'il

s'installât sur une orbite précise car je le sentais sur le point d'exploser et de me déstructurer en projetant les multiples particules dans l'eau qui les engloûtirait ou les emporterait vers un ailleurs que je me refusais à envisager.

La main, herbe aquatique remontée des profondeurs pures, se posa sur mon poignet, calme dont la fraîcheur m'abritait. Le disque suivait une trajectoire stabilisée et s'immobilisa.

— Remarquable phénomène d'hydrocution, surtout causé par un si petit torrent, commenta le Borgne avec une nuance de sarcasme.

« Trahison ! Trahison ! » criait l'ombre du Supérieur, « Elle l'a touché de sa main, palpé. Je l'ai vue, immonde, répugnance, trahison ! »

Il saute, court sur place, se démène, se balance, glousse d'une indignation inarticulée, et disparaît, enlevé par je ne sais quel reflux d'insolence.

Le Borgne s'allongea nonchalamment, les deux paumes soutenant sa nuque.

La Fille des Étoiles avait retiré sa main de mon poignet, humecté encore et grésillant du contact. Son regard parcourut les rocs de la citadelle.

— Belle tenaille, dit-elle sans élever la voix, une tenaille qui se referme en mâchoire dentelée de multiples petits crans.

C'était évident mais aucun de nous, je présume, ne l'avait jamais remarqué, tant nous étions accoutumés aux allées et venues entre les blocs rocheux. Soudain la forteresse dévoilait sa fonction : plus qu'elle ne prenait le ravin en étau, elle se refermait sur elle-même ; chaque poste était un angle pris entre deux dents blanchâtres, certaines jaunies, cariées par l'âge, et cet entremêlement se répétait à tous les niveaux.

Je m'étais levé et m'apercevais que nous nous trouvions au milieu d'une mâchoire de requin. J'escaladai un piton. En baissant la tête je distinguais avec précision ces deux stries à plusieurs rangées de crocs, et chacune aboutissait sur le vide que nous avions ordre de surveiller.

Mais il me semble que tout n'a été modifié que confusément, la révélation des lignes de force se manifestant dans un milieu brumeux, à la définition floue, plus imprécise qu'auparavant. Il me faudrait, il nous faudrait, avoir le temps d'organiser à nouveau, dans le poudroissement lumineux, sous l'éclairage froid de la lune, encore, encore, alors que la partie va se jouer d'un moment à l'autre ; et, n'était l'habitude de la station droite acquise au cours des gardes, je chancellerais sur le piton d'où je découvre une forteresse neuve.

5

INTERROGATIONS

Le Borgne, toujours à demi allongé, semblait apprécier sereinement la douce chaleur qui nous enveloppait. Du ton tranquille et légèrement ironique qui était le sien depuis la mort du Supérieur, il nous dit :

— Vous allez prendre une barque et partir tous les deux.

Je sursautai, craignant d'avoir mal compris. Je me tournai vers la Fille des Étoiles ; elle était aussi stupéfaite que moi.

Le Borgne ne se départait pas de son flegme. Il sortit de sa casaque une tablette où il grava quelques signes, et y apposa le cachet du Supérieur, qui maintenant lui revenait de droit. Il la tendit à la Fille des Étoiles. Sans hausser la voix il reprit en détachant les syllabes :

— Je vous donne l'ordre de quitter cette île sur-le-champ.

« *Je vous donne l'ordre* », paroles décisives qui ne souffraient pas de réplique ou de questionnement, quelque violents que fussent nos soubresauts internes.

Que signifiait cette imprévisible consigne de désert ? Il usait de son autorité absolue, nous enjoignant cette conduite inimaginable, en conservant sa pose nonchalante, son sourire ambigu, sans se relever pour adopter la stature d'un chef.

Il ajouta encore, avec une désinvolture amicale qui ne s'accordait pas à la signification du commandement : — Exécution immédiate.

Trop hébétés, abasourdis, pour penser, nous avons salué et sommes partis d'un pas somnambulique, la Fille des Étoiles et moi, en direction de l'anse.

LE PETIT PEUPLE

1

LES QUATRE BRANCHES

— Ici notre mission est incrustée dans la terre. Regarde vers le Nord.

J'obéis docilement à l'injonction du Frère. Bien qu'il fût un égal, je le considérais avec le respect dû à un Frère que les années de service avaient buriné car je n'étais en ce temps qu'un novice abordant son premier poste alors que mon interlocuteur avait été muté à plusieurs reprises. Sa connaissance du monde et de la multiplicité des périls aux faces toujours renouvelées m'impressionnait.

Je fixai donc l'arête rocheuse qui émergeait du fouillis végétal pour constater qu'elle était en effet orientée précisément en direction du Nord. Mon compagnon reprit :

— Remarque la finesse du grain de la roche, qui présage de sa dureté. Dans ce pays aux molles ondulations cette ligne qui a résisté à l'érosion, nue, vide de grottes et d'anfractuosités, nous renvoie notre image. Elle est, comme nous, intransigeante, toujours semblable à elle-même, inentamable et silencieuse.

» Et maintenant regarde vers le Sud.

Je fis demi-tour. Depuis l'éminence arrondie où nous tenions nos quartiers la vue s'étendait au loin sur les prairies aux courbes adoucies. Je distinguai quelques troupeaux broutant l'herbe épaisse, d'un vert profond assombri par les nuages qui emplissaient le ciel. Une étroite ligne de feuillage touffu, presque rectiligne, dirigée vers le Sud coupait l'extension herbeuse.

— Cette bande cache sous ses feuilles un chemin creux, dissimulé au pied de talus d'une argile malléable, prête à prendre les formes qui lui seront opportunes, collante aux pieds et ralentisseuse, émanation de ceux que nous devons combattre. Ce lieu nous offre une leçon renouvelée à chaque aurore.

Le Frère fut bientôt nommé Supérieur et transféré dans un autre poste. La Fille des Étoiles qui le remplaça écouta avec gravité les paroles que je me fis un devoir de transmettre. Elle réfléchit un moment et ajouta :

— Belle allégorie certes, qui nous rappelle notre mission ; mais que nous dit le fleuve qui coule vers l'Ouest? Il est vrai qu'un large cours d'eau coule lentement en contournant notre acropole.

— Et les mamelons de tuf creusés de galeries qui se bousculent vers le soleil levant ?

Je fus pris au dépourvu car je ne m'étais pas interrogé et le comportement de mon nouveau compagnon me parut d'une légèreté inquiétante, un Frère de l'Ordre Blanc n'ayant pas lieu de poser de questions sur ce que les Anciens lui communiquent. C'est faire preuve d'un esprit de curiosité indu sous-entendant que l'autre a parlé sans réflexion et omis de lui indiquer des données d'importance.

Le comportement de la Fille des Étoiles me gênait d'autant plus qu'elle poursuivait sur un ton songeur :

— Nous sommes au centre d'une croix. Que peuvent bien représenter les deux autres branches, si ce lieu est une image en réduction de l'univers ?

J'ai choisi de m'éloigner pour ne pas prolonger ce pénible moment.

2

ÉMERGENCE

La Fille des Étoiles était agenouillée contre un mur, paumes à plat sur la marche ; je percevais vaguement un sourd murmure, et je restais là, surpris, à regarder le dos du grand manteau blanc ployé aux genoux, ignorant la raison de ce qui me semblait psalmodie solitaire. J'avancai avec précaution sans que bruissât le sol. Elle inclinait la tête contre une échancrure très étroite qui fendait verticalement la paroi. En dépit de mon attention à éviter tout crissement elle m'avait entendu et un geste impatient de la main droite signifia qu'elle désirait un complet silence. Je tendis l'oreille ; ne m'atteignait plus que le friselis du vent frôlant les hautes branches des pins.

L'anxiété diffuse provoquée par cette immobilisation dont le sens m'échappait m'était nouvelle ; un malaise déplaisant m'aspirait pour me rejeter et m'aspirer à nouveau, imprégné par une eau stagnante invisible dont le niveau souterrain s'était élevé à l'insu de tous.

La répétitivité de nos gestes qui les faisait prévisibles autant qu'invulnérables était entamée par ce comportement inattendu. Il me semblait évident que nos lignes quotidiennement damées ceinturaient le

territoire d'un réseau que nul changement ne pouvait altérer. Et voici que, dans ce poste si calme qu'il suffisait d'un Supérieur et de deux Frères pour le garder, je pressentais que quelque chose de nouveau allait se produire.

Je me penchai vers la Fille des Étoiles ; elle souleva des sourcils sous lesquels les reflets verts s'animaient d'une curiosité aussi interloquée que la mienne, mais moins chargée d'anxiété ; et le mouvement de ces deux lignes très minces suffit à briser l'impassibilité indifférente toujours montrée. Quelque chose se défaisait.

— La situation se complique, dit-elle.

Nous gagnâmes rapidement le sommet de la citadelle, enjambant au passage la marche déchaussée depuis la veille par les pluies, mais, au lieu de prendre, comme de coutume, nos positions de guetteurs, elle s'enfonça dans un cellier après m'avoir fait signe de la suivre. De nouveau j'attendais, perplexe, vaguement inquiet ; mes yeux s'accoutumaient à l'obscurcissement sans me laisser rien distinguer que des outres gonflées appuyées les unes contre les autres en rangées parallèles.

Une outre bougea et se dandina dans notre direction. Je n'aimais pas ces tours d'illusionniste que l'Ordre réprouve car ils sont jeux gratuits souvent troublants pour le spectateur détourné par eux des exigences de sa mission. Aussi fixai-je ma compagne, ostensiblement réprobateur. Après un long temps de conformité qui m'avait fait oublier sa légèreté initiale son comportement redevenait inconvenant. Le moment n'était pas d'étaler ce genre d'habileté au lieu de nous concentrer avant la patrouille.

L'outre s'arrêta, se plia, et je compris, à ma stupéfaction, qu'il s'agissait en fait d'un drôle de petit bonhomme tout contorsionné qui s'efforçait de saluer. Ce gnome ne m'arrivait pas à la hanche : il avait une grosse tête dont les cheveux retombaient par mèches sur un visage aussi bosselé qu'une pente granitique. Grottesquement courbé en une sorte de révérence, il attendait manifestement que nous prenions la parole. La Fille des Étoiles l'examinait avec un calme bienveillant.

— Voici un spécimen de ceux que nous étions censés devoir refouler.

Sa voix n'avait pas frémi en énonçant pareille énormité. Sans changer d'inflexion elle poursuivit :

— Il est l'ambassadeur de ceux qui appelaient au secours du fond de la crevasse où j'ai collé l'oreille.

De toute évidence ce nain burlesque ne ressemblait pas aux Gluants tels qu'ils avaient été suggérés. Par acquit de conscience je soulevai sa tête d'une main et, de l'autre, écartai les lèvres. Il frissonnait sous mes doigts et ses yeux terrorisés vrillaient dans les orbites. Des gencives n'émergeaient que dents atrophiées, espèces de chicots arrondis, érodés, tout juste bon à mastiquer, incapables de mordre la chair vive pour en sucer le sang. Une grande lassitude m'envahissait. Découragé, nauséux, je l'abandonnai sans oser regarder ma compagne. Ma vie n'avait-elle été que mascarade qui s'achevait dans la bouffonnerie ?

Avec douceur, la Fille des Étoiles demanda au nain :

— Explique-nous ton apparition.

Le gnome releva vers nous sa tête cabossée et commença, d'une voix aiguë d'enfant :

— Messieurs...

Il se gratta la gorge, salua très bas, sans doute pour s'excuser et reprit sur le même ton flûté :

— Messieurs, nous sommes le Petit Peuple que vous avez toujours protégé ; nous ne voulions pas vous importuner, mais maintenant nous avons peur que vous nous abandonniez, oh, si peur.

Et il se mit à danser frénétiquement sur un pied en poussant des glapissements de détresse. Ravalé au niveau des hommes je m'effondrais, verticalité brisée. Avec rudesse j'interrompis le nain :

— En voilà assez ; arrête ta comédie.

Le petit bonhomme s'immobilisa péniblement en continuant à trembler ; il se tordit les mains.

— Si vous ne nous abritez plus, ils vont nous tuer, tous.

Le timbre suraigu de sa voix vibrait désagréablement dans les oreilles. Je l'interrompis :

— De qui veux-tu parler, imbécile ?

— De tous, de tous.

Et il se remit à tourner en rond sur un pied. Toutefois il se reprit avant la réprimande et se prosterna.

— Ils se sont multipliés et creusent des galeries. Ils nous trouveront. Nous ne pourrons pas résister longtemps à leurs chiens ; vous les connaissez, des molosses énormes ; nous sommes trop petits pour nous battre.

Il piqua de nouveau du nez dans le sable, entremêlant ses doigts qu'il avait souples, presque dépourvus d'ongles. La lumière de la cave était très froide.

— Et les autres ? Les Vampires, les Gluants ?

— Les autres ? Ils ont disparu depuis longtemps, tellement longtemps que nous ne savons plus quand. Certains se sont glissés chez les hommes, pour le reste nous ne savons pas. Tout le monde nous pourchassait ; nous nous sommes réfugiés ici.

La sueur coulait de son front ; il s'épongea du revers d'une grosse main, mal accordée à sa stature minuscule.

— Nous ne vous avons jamais gênés, Messesseurs. Nous mangions nos racines la nuit.

Je le coupai sans aménité :

— Combien êtes-vous ?

— Ici, une dizaine, tout juste une dizaine, Monseigneur, et nous sommes si petits ; nous ne serons pas encombrants.

La clarté grise de la cave était très froide, glacée à en faire mal aux yeux, aiguisée à m'en transpercer. Je me détournai vers la Fille des Étoiles. Ses traits impassibles s'étaient subtilement transmutés en source de chaleur.

Le gnome répétait :

— Nous ne serons pas encombrants, pas encombrants, Messesseurs.

Mais, comme sa bouche collait au sol pulvérulent, les sons s'étouffaient, incompréhensibles s'ils n'avaient été reprise indéfinie.

Timidement il reprit, hésitant à s'avancer pareillement :

— Peut-être même, Messesseurs, pourrez vous tirer parti de nos bricolages ; il nous a fallu inventer pour survivre.

D'une fissure au fond du cellier jaillit un concert discordant de cris plaintifs qui stridaient à nous écorcher les tympanes. Je grommelai :

— Fais-les taire.

Le nain courut derrière les autres ; il avait des jambes difformes, très courtes et arquées, qu'il dirigeait pourtant avec agilité. Les lamentations cessèrent. Il revenait vers nous quand, soudain, il s'immobilisa, pétrifié de terreur et nous nous aperçûmes que la haute stature du Supérieur barrait l'entrée du cellier. Il était resté cloîtré dans sa cellule, au plus haut de la citadelle, depuis plusieurs jours et son arrivée nous surprit. Il avait sans doute entendu les piailllements du Petit Peuple. Sa verticalité sans défaut, ses larges épaules d'où le manteau tombait en plis parallèles, les arêtes vives et les méplats de son visage hautain, contrastaient violemment avec la monstruosité tordue du gnome. Il nous regardait avec sévérité et, de sa voix sèche et coupante, ordonna :

— Qu'il les fasse tous monter.

La Fille des Étoiles murmura au nain de ne pas avoir peur et d'obéir sans délai. Le malheureux se traîna, presque en rampant, jusqu'à la fissure.

3

CONFUSION

Pas plus d'une dizaine, l'ambassadeur n'avait pas menti ; douze exactement avec leur envoyé, tous plus petits que lui, plus rabougris, la plupart encore plus difformes ; un nez en promontoire émoussé qui cachait presque un visage ratatiné, de gigantesques oreilles décollées dont les lobes s'affaissaient sur des épaules tombantes, et, partout, jambes banales, bosses du dos ou du sternum, mains atrophiées ou exagérément développées ; un spectacle comique et hideux. Mais des yeux inquiets, confiants, qui s'en remettaient entièrement à nous, prêts à suivre n'importe quelle directive.

Ils restaient groupés contre un gros rocher, trop timides pour avancer vers plus de clarté, et je leur savais gré de cette modestie qui nous évitait de leur rappeler que nous seuls avons le droit de marcher sur les dalles nues. Ils se taisaient, paquet conscient de nous avoir indisposés par ses criailleries.

La statue impavide du Supérieur les examinait. La Fille des Étoiles le mit brièvement au courant de la situation. Il ne répondit rien. Un silence pesant, presque insupportable, alourdissait l'air raréfié du cellier. Enfin, s'adressant à nous, il parla avec la sévérité d'un chef mécontent :

— Vous deux, qui portez le manteau blanc, emblème de lucidité, vous êtes conduits comme de pauvres niais. Votre devoir était de m'appeler au plus vite. Ne comprenez-vous pas que vous vous trouvez en face de nos derniers ennemis qui cherchent à se sauver en vous abusant ? Nos veilles inlassables, nos patrouilles toujours recommencées, sont venues à bout de leur force, et ils se sont ratatinés faute de sang à sucer. Ce jour est celui de la victoire et nous allons tous les éliminer définitivement.

Des vampires, ce pauvre agglomérat inoffensif et plein d'espoir ? J'aurais chancelé si le regard d'acier du Supérieur ne m'avait maintenu droit et rigide. Un Supérieur ne peut pas avoir tort. Vainqueurs par notre ténacité sans défaut, nous étions victimes d'une ruse suprême. Tout se brouillait. De toute façon il n'était pas question de désobéir à un ordre ; il fallait les exécuter quoi qu'il nous en coûtât.

C'est alors, tandis que le Supérieur répétait : « Il faut les tuer, les tuer tous », que je vis un éclair passer dans ses yeux, un éclair qui rompa l'impassibilité du guerrier victorieux, une fulgurance de jouissance étrangère à

l'Ordre, qui évoqua chez moi la cruauté du regard de ces Vampires, que je n'avais pourtant jamais vus, et je fus frappé d'épouvante. Je sentis dans la crispation du profil de ma compagne qu'elle éprouvait la même sensation.

L'éclair s'était évanoui quand il reprit froidement :

— Ou mieux, il faut poursuivre le processus ; achever de les démembrer avant de les supprimer.

Et, de nouveau, la lueur s'alluma dans les prunelles, démentant le son de la voix. Je réprimai un haut-le-cœur. Tout s'éparpillait très vite. Les grandes dalles nues, un vide qui n'était pas celui des espaces stellaires, un creux de dégoût ; des mouchérons ironiques tourbillonnaient. Désobéir était impossible.

La Fille des Étoiles ne bronchait pas, se désintéressait de ces misérables que je sentais trembler dans mon dos. Posément elle articula une expression d'obéissance qui me surprit venant de sa part dans un pareil moment :

— Le Supérieur a raison, évidemment, et nous méritons sa réprimande.

Elle tourna légèrement la tête vers la meurtrière qui diffusait la faible lumière et ajouta :

— Mais je crains que, se sentant perdus, ils n'usent d'une ultime magie. Les pistes tracées par nos patrouilles commencent à s'effacer. Cela ne les sauvera pas mais permettra à d'autres groupes éventuels, ailleurs, de récupérer leurs énergies.

Le Supérieur sursauta, il se précipita vers la meurtrière ; la rage avait détruit l'harmonie de son visage ; l'Ordre Blanc se décomposait. Il haleta :

— Vous êtes sûre ; je ne vois rien.

— Vous connaissez tous l'acuité exceptionnelle de ma vue, répondit calmement la Fille des Étoiles. Et elle ajouta :

— Ce tour de magie peut s'enrayer ; nous deux sommes impuissants. Seul un Supérieur, en se hâtant, pourrait retracer la fermeté de la ligne.

Le Supérieur hésita un instant. Hébété, je ne bougeais pas. Rien ne trahissait le moindre trouble chez ma compagne. Elle avait pourtant vu, comme moi, l'atroce éclat du regard. Le Supérieur fit volte-face et s'élança en courant vers la porte. Avant de sortir, il hurla, avec une sauvagerie que je ne lui connaissais pas :

— Surveillez-les en m'attendant. Ils nous le paieront, et très cher !

Et, toute dignité oubliée, il fonça vers l'escalier.

Ce fut très bref. La pierre déboîtée dégringola en rebondissant le long de la falaise à pic et le choc mou d'un corps suivit son écrasement. Les restes du Supérieur, disloqués, gisaient sur les grandes dalles nues.

4

SOLITUDE

Me voici donc seul, sans même un écuyer, seul occupant de ce mamelon granitique que nous appelions la citadelle, dominant le fleuve, le village et la plaine sans autre limite que l'horizon bleuté. Il m'est douloureux de n'avoir personne avec qui échanger les banales paroles rituelles, de ne sentir aucune présence à mon côté au long des patrouilles. Que je reste solitaire n'a pas surpris les villageois. Il leur suffit de conserver auprès d'eux un représentant de ce qu'ils sentent comme une force supérieure pour accomplir des rites incompréhensibles et protecteurs, un magicien qui écarte la terreur de l'ailleurs. Aussi m'apportent-ils scrupuleusement ma nourriture et me saluent-ils en s'inclinant quand il leur advient de me croiser, ce qu'ils évitent tant ils redoutent d'approcher la frontière de l'inconnu.

Il leur arrive cependant de faire appel à moi ; parfois un coureur essoufflé vient me prier de mettre fin à une rixe. Je descends alors, et la présence du manteau blanc entraîne toujours les mêmes effets. À peine ai-je paru, sans prononcer un mot, que le vacarme s'éteint, les bras se baissent et les groupes antagonistes s'éloignent en silence, honteux, têtes courbées. Les meneurs s'agenouillent devant moi, paumes ouvertes, yeux inclinés vers le sol. Toujours muet, je les regarde s'aplatir, puis je m'en retourne dignement par les venelles vides.

Je m'efforce de suivre les instructions : guetter, patrouiller, accomplir les rites avec un soin minutieux et, surtout, ne pas penser sinon pour me souvenir que je suis l'émissaire du grand vide dont la fonction consiste à imprimer le quadrillage de la méthode sur cette terre de confusion.

Pourtant des accès de faiblesse ouvrent des brèches dans la digue et alors le souvenir reflue.

Bien que ce fût elle qui eût dénoué le nœud que je croyais inextricable, j'étais le plus ancien en poste et il me revenait de prendre le commandement. Aussi lui dis-je — avec réticence mais tel était mon devoir — qu'elle avait enfreint les règles en mentant à propos de l'effacement des pistes. Elle soutint mon regard sans émotion et répondit :

— Je n'ai pas menti.

Interloqué, je fouillais les yeux verts. Ils ne cillaient pas. Elle répéta :

— Je n'ai pas menti ; j'ai vu les pistes se tapisser d'une poussière qui les effaçait et j'ai compris que c'était lui, le Supérieur, qui était l'auteur de la destruction.

Décontenancé, je l'écoutais ; quelque chose en moi la rejoignait.

— À s'enfermer dans sa cellule en ne songeant qu'à la destruction des Vampires, il s'est laissé investir et est devenu l'un d'eux.

Insupportable violence de l'éclairage ! L'Ordre lui-même pouvait donc être contaminé ; les points d'appui s'évanouissaient. La décision s'est imposée. Elle partirait sur le fleuve, à la voile, avec le Petit Peuple dont l'émissaire la regardait avec dévotion. En cas de nécessité les nabots seraient capables de ramer. Une fois franchi l'estuaire elle s'arrêterait là où elle trouverait un endroit propice et s'y installerait avec les gnomes dont elle deviendrait la gardienne.

Je les ai vus s'éloigner au fil du fleuve ; ma gorge se nouait. J'ai levé la main en signe d'adieu. Elle a fait le même geste...

Je trace seul la piste dont je n'ai pas à comprendre le sens.

LE PRIEUR

1

L'ÉCHIQUIER

Comprendre le but et le sens de l'Ordre, organiser en vision synthétique les structures qui dirigent nos patrouilles à travers des étendues depuis longtemps désertiques suivant des axes immuables dont les directions m'ont été lentement révélées, distillées à mesure que je gravissais les marches.

Par qui révélées ?

De Hauts Dignitaires devenus Égaux désormais, dont le savoir n'excédait pas celui qui est mien aujourd'hui. Il n'est plus que le Prieur, solitaire dans sa cellule à flanc de falaise, dont la connaissance puisse percer plus avant. Le Prieur choisit son successeur parmi nous les Douze — parfois durant son agonie — et rien ne m'assure qu'il ait le temps, ou la possibilité, de communiquer un savoir qui, d'un bond, franchisse les bornes étroites qui nous encerclent.

Rien.

Le mouvement incessant dans le vide, où nous évaporer après en avoir chassé les grumeaux derniers qui se sont maintenus ? La renonciation atone qui seule rejoint le pur ineffable ?

Des mots redits à satiété !

L'échiquier quadruple se dispose devant moi. Noires, rouges, vertes, blanches, les quatre armées à angle droit visent le cercle du centre. Complaisamment nous nous inventons plus vrais et plus infaillibles : attitudes de misérables humains. Les hommes se racontent des histoires qu'ils composent avec soin ; ils savent les ordonner et le conteur a calculé où son récit le conduira, comment il progressera, par quelles étapes il passera. Regard qui, donnant au monde une cohérence fictive, les rassure. Nous agissons de même, cramponnés à des recettes d'application peut-être désuètes déjà.

J'ignore comment manœuvrer les forces dispersées des pions verts ; ils semblent regarder, certains de leur survie, intouchés par nos combats. À force nous les avons oubliés. Il suffirait pourtant qu'ils entrent en mouvement, choisissent un parti, pour que bascule l'équilibre et que l'échiquier devienne lieu inextricable de confusion. Mais ils ne bougent pas et je souhaite que leur armée demeure silencieuse, à peine creusée de tourbillons ambigus, quand bien même une mise en marche m'apporterait un élément de réflexion neuve.

J'ignore comment mouvoir l'une quelconque des troupes.

L'échiquier s'étale, ironique, devant des mains engourdis. L'échiquier lui-même est trompe-l'œil qui me laisse croire possible de déplacer à ma convenance les pièces des différents partis alors que les routes s'enfoncent, ornières profondes dont je ne peux plus m'extraire, mobilité fautive, fossilisée. Je ne saurais dire si nos patrouilles ont encore quelque résonance ; les lignes pures qu'elles ont tracées se marquent assez fortement pour qu'il ne soit plus besoin de les parcourir, tant elles ont pénétré et modelé les hommes ; elles vivent de leur vie et notre rôle est joué.

Mais je répugne à en sortir, à me perdre, avili, dans l'étendue informe de l'ailleurs.

Impossible en vérité.

Apprentissage du service dans les argiles rouges qui collaient aux pieds, aux sabots, à l'acier, et glissaient en coulées ralenties du haut des monticules pour obstruer les passages im posés. Zone bossuée où rien ne poussait ni ne vivait que les lents remous de la surface. Nulle cavité ne pouvait s'ouvrir au flanc de ces déclivités mouvantes. C'était un service apparemment inutile.

Pourtant la ténacité de mes itinéraires y tassait la mollesse et, peu à peu, les pistes s'affermirent jusqu'à ce que, enfin, elles fussent damées, chaussée sonore dont le durcissement de brique évitait l'épandage collant, inattaquable par la violence des averses ou l'usure interminable des pluies.

L A R É V É L A T I O N I

L'amaigrissement extrême enfonce les joues, fait saillir les pommettes, creuse les cavités orbitales ; masque mortuaire prématuré dont la pâleur répond — n'était la différence de support — au manteau immaculé. Les doigts se croisent sur la table de pierre, une plaque sans veinage, d'un blanc mat, un peu jauni. Il se place toujours de façon que je ne distingue pas ses yeux ; c'est un trou noir intergalactique qui me fait face.

— Tu me succéderas.

Je me tais. La voix n'a jamais eu d'âge, météorite ferreux qui traverse l'espace vide et cogne entre les arcades sourcilières.

— Tu as gravi le pic du pouvoir par incrédulité, et plus tu montais davantage tu doutais. Ainsi en va-t-il de vous tous les Douze. Telle est la Voie. Comme tu es le plus sceptique et le plus inquisiteur, tu me succéderas.

Les pierres dures des phalanges sont ligne de crête illuminée sur le plateau étale où des rais de lumière tracent un schéma compliqué.

— Tu as maintenant le devoir de connaissance.

De sous la plaque minérale est sorti un gnome difforme au visage cabossé. Nous avons souvent vu ce domestique rabougri, curieux esclave familial, mais il était constamment couvert d'une capuche. La grosseur de sa tête bosselée par rapport à l'exiguïté de la taille me surprend.

— Que dois-je lui dire, Monseigneur ?

Le timbre aigu vibre désagréablement dans les tympans.

— Raconte tout.

Le Prieur ne s'est pas détourné ; nul frémissement ne parcourt la peau émaciée.

— Il est venu au temps où l'île orientale s'est fendue, envoyé sur ordre.

Le parchemin est si tendu sur le visage chantourné par un artisan facétieux que les stigmates du temps ne s'y peuvent inscrire. Mais il y a tant de strates accumulées depuis que s'est produite cette affaire confuse — oubliée par tout autre que les Douze ! Penser le gnome témoin de faits pareillement reculés relève de l'absurde.

— Lui ou l'un de ses ancêtres ?

— Lui en personne.

La voix blanche du Prieur, monocorde, sans inflexion ni intonation, supprime les doutes ; le nain attend, ses longs bras arqués effleurant les dalles du sol.

— Une des nôtres avait été chargée de sauver les représentants de cette espèce menacée et les avait convoyés par voie d'eau, portée par le courant au-delà des limites, jusqu'aux pentes désertiques où s'étaient regroupés les Naufragés du premier jour. Ce gnome, tête de la tribu, s'est pris pour elle d'un dévouement absolu et ne l'a plus quittée. Un jour qu'elle explorait les alentours de son nouveau poste elle fut attirée par un phénomène bizarre au sommet aplati d'une éminence.

Aucune passion n'anime le Prieur ni n'accélère le débit de ses paroles. Il se souvient et médite autant qu'il s'adresse à moi.

La longue main osseuse plonge sous le marbre et, pendant le bref instant où elle a traversé le rayon lumineux, l'épiderme s'est fait diaphane, amincissement d'une vie qui va bientôt rejoindre les atomes aériens.

— Voici son rapport.

Trois feuillets écrits sur les deux faces en hautes lettres droites, dédaigneuses.

— Ne lis que la troisième.

J'approche la peau jaunissante avec un soin curieux.

« En haut de la Mesa brûlait un feu qui ne dégagait pas de fumée bien que le vent fût de force moyenne. Il se caractérisait par une luminosité constante. Je suis montée, escortée par le nain qui ne voulait pas me quitter. Je me suis alors aperçu qu'il ne s'agissait pas d'un feu mais d'une "chose" non définissable diffusant une lumière trop intense pour me permettre de la fixer. En clignant précipitamment des paupières il m'a semblé distinguer une sorte de buisson dont l'objet — oblong peut-être — se servait comme d'un écran ; mais les épines éclairées avec une grande violence ne se consumaient pas. Une tentative pour m'approcher s'est soldée par un échec : je me suis trouvée arrêtée par une force répulsive à caractère élastique qui s'étendait en muraille puisqu'il ne m'a pas davantage été possible de contourner l'obstacle. J'étais d'ailleurs gênée par l'éclat d'un rouge presque blanc qui me contraignait à progresser la plupart du temps yeux fermés. Je revenais à mon point de départ quand une voix, issue du buisson, nettement articulée en dépit de sa puissance grondante m'a enjoint de l'écouter.

» *Le nain s'était prosterné sur le sol et ne voyait rien ; par contre il entendait parfaitement. En raison de l'excellence exceptionnelle de sa mémoire je le charge de transmettre ce qui nous a été communiqué. Il s'en acquittera sans glose ni déformation, alors que ma perception plus élaborée risquerait d'être cause d'erreurs et d'ajouts malgré mes intentions.* »

Je repose le feuillet.

— Il n'y a pas doute sur l'origine ?

— Aucun. L'enquête a été conduite selon les règles, les archives en font foi. Malheureusement les envoyés n'ont trouvé que le cadavre de la Fille des Étoiles.

— Ils étaient certains que ce fût le sien ?

— Absolument. Le corps était momifié, déposé sur une crête et intact. Le Petit Peuple avait monté la garde pour écarter les oiseaux de proie. Aussi l'avons-nous autorisé à s'installer à demeure et honorer le tumulus. Aucune trace n'a été découverte de « l'objet » flamboyant.

— Elle a été tuée ?

— C'est peu probable. Le corps ne portait aucune marque de blessure. Les Petits ont prétendu — mais quelle foi accorder à ces cerveaux enfantins ? — l'avoir vue monter vers la nuit pour y mourir. Légende dépourvue de sens.

Les révélations dans cette cellule nue qui donne sur le vide sont bien différentes de celles que j'ai connues — autrement minimales pourtant — au cours de mon ascension dans la Hiérarchie. Chacune s'accompagnait d'un cérémonial majestueux, pompe conçue pour frapper le récipiendaire, groupant des Dignitaires en tenue d'apparat ; et nous nous mouvions dans la splendeur des tentures, des étoles, des tapis dont la blancheur réfléchissait une lumière adoucie par les étoffes.

Ici nous sommes deux seulement, vis-à-vis, séparés par une table sommaire, et il s'en faut de peu que le Prieur ne me parle sur un ton d'ennui. Je suis obligé de questionner comme dans une enquête banale. Cette connaissance à laquelle j'aspire avidement m'est communiquée par devoir, sans enthousiasme, besogne fastidieuse et nécessaire dont il semble qu'elle ne conduira nulle part.

Déconcerté je me tais.

— Tu peux commencer.

Le nain se redresse — et la protubérance de sa bosse en saillie davantage — lève la tête vers nous et entame son discours, bonimenteur grotesque dont je m'attends à ce qu'il salue son public avec des gestes outranciers ; voix trop haut perchée de qui récite sans nuances une leçon incomprise qu'il sait importante.

3

LA RÉVÉLATION II

— *Comment as-tu gagné ces lieux dont la stérilité garantit une solitude qu'accroît l'interdit ? Tu y as trouvé qui tu n'attendais pas, le Vieillard des Anciens Jours, le survivant remonté des eaux muettes où l'avait fait rouler un pied habile ; celui qui, depuis tant et tant de révolutions sidérales, demeure yeux tendus vers les étoiles en guettant vainement le vol pourpre des croiseurs.*

» *L'autre, que vous ignorez, est tom bé enfin. Redoutable il devinait chacune de vos réticences et les vrilles de ses prunelles vous enveloppaient d'un réseau freineur qui les éteignait bientôt et ossifiait vos vellétés d'élan. Et tu as sauvé l'embryon de l'avenir. Ma fin sur cet astéroïde ne saurait désormais tarder, et tu aurais dû venir plus tôt. Mes souvenirs se sont effilochés et la grande paix tumultueuse des espaces intergalactiques ne se peut plus traduire en mots.*

» *Je fus délégué sur ce vaisseau perdu, poste reçu à contrecœur pour en contrôler l'équipage, malveillant sous sa soumission de mascarade, souhaitant, par incapacité d'être, une discipline démente. Rebut dont nous ne savions que l'isoler toujours et encore, en surveillant les aberrations de ses allures batailleuses.*

» *Seul avec eux, sur un sol inconnu où tracer nos pistes, ils m'e rejetèrent, volontiers persuadés que ma tête affaiblie les menait dans des chemins de mort.*

» *L'horreur de qui n'était leur reflet les égarait et, dans la fabrication de leur histoire, ils ont sans doute empilé l'imagerie trompeuse qui justifie leur assemblage de pierre et de métal.*

» *Comment te dire d'où nous venons ?*

» *De termes, dans votre langue, il n'y a pas.*

Écoute pourtant, bien qu'il ne soit pas de clé préfabriquée pour ouvrir les portes de la lumière.

» *Couronnes nébuleuses de jade et d'or vaporisés enchâssant les sphères creuses froides et limpides.*

» *Plénitude vibrante des rayons lumineux que capte la courbe de l'espace, enclose par la glaciation bleuâtre des anneaux périphériques, gel de cristaux éclatés.*

» *Plein et vide s'échangeant, froideur paralysante d'un regard de Gorgone et soleil des Nahuas inondant les pyramides fumantes,*

» *Intervertis,*

» *Simultanément,*

» *Pour, attentifs aux pulsations du monde, les refléter, les absorber et en accroître*

» *Le Palais Central*

» *Aux formes capricieuses de théorèmes élastiques, de végétaux algébrisés.*

» *Croissance, décroissance des sphères, phases im prévisibles*

» *Épiphanie flamboyante soudain*

» *Rythmique à contretemps, harmonique au jongleur désinvolte de dés toujours pipés qu'est l'Univers.*

» *Jeu.*

» *Les bulles se renvoient les irisations mélodiques pulsées par l'Âme du Monde*

» *Si véloces que*

» *L'autre s'unit à l'autre*

» *Car,*

» *Dit la Règle :*

» *Il convient de déjouer l'illusion spatiale.*

» *L'éclaboussement d'étincelles noires et or explose au cœur des parfums de bergamote où s'étend l'expansion des globes, exultant de gratuité touffue, dans le vent stellaire qui fait trembler les queues des comètes.*

» *Mais aussi ceux qui pusillanimes refusent de devenir, s'abritent sous lourd couvercle, bouclier dont se protéger*

» *Rétractation*

» *Rétraction*

» *À fin d'isolement restreignant la palette diaprée,*

» *Armature forgée forte d'apparence, fragile et mortelle en son essence,*

» *Copiée sur le minéral à la fixité rêvée ;*

» *Duretés denses, ternes, cherchant feux éteints leurs pareils par*

» *Peur*

» *Épouvante*

» *De vivre fluant.*

» *Alors s'amincit la couronne, se tisse serrée, résistante, contractée ; se plaque tenace contre le centre figé dès lors.*

» *Pourtant nostalgiques des splendeurs anciennes, des palais perdus, récusés ; aveuglés du masque par eux moulé ; rétrogression en quête fallacieuse d'images réfléchies par d'autres durcissements rétractés identiques.*

» *Naît la Hiérarchie*

» *Puisque*

» *La réminiscence du chatolement abrase l'espoir si n'est proclamé lumière, source chaude, un soleil éteint auquel se subordonner impérieusement.*

» *Écoute maintenant ce qu'il advint quand nous abordâmes la terre où tu vis :*

» *Au sortir de la tempête, parodie instructurée du Jeu, les survivants de l'équipage ont perdu la distance qui joint vivifiante couronne et centre. La bulle resserrée sur eux, très vite, étouffante, imposait des reflets amoindris, réduits aux émanations de ce sol nouveau,*

» *Et,*

» *À la hâte,*

» *Ils ont fui dans la forteresse aussitôt bâtie*

» *Justifiés enfin de construire le bloc solide dont ils rêvaient.*

» *La bulle a implosé, et n'est plus demeuré qu'un noyau ossifié car l'écart métamorphosant, presque nul, réduisait à l'infime la surface où se jouaient les irradiations dernières filtrées jusqu'au lieu d'exil.*

» *Il eût fallu équipage d'exception pour affronter pareil choc, modifier la vie au lieu de s'y adapter. Tel n'était le mien.*

» *J'ai tenté l'entreprise désespérée mais, seul, le poids des vapeurs qui s'élevaient des abîmes m'écrasait.*

» *Et l'équipage ne m'e voyait plus, trop à l'aise déjà, chacun replié sur lui-même au sein de l'ensemble compact qu'ils formaient, trop dense, trop loin, si bien que je leur apparaissais à travers une brume qui déformait paroles et pensées.*

4

LE GNOME

Voici que je me pose la question, moi qui suis maintenant Prieur de l'Ordre, en regardant mon petit domestique familial balayer avec conscience les dalles de la cellule : pourquoi ce gnome ? Lui qui m'avait d'abord paru grotesque dégénérescence de formes humaines a lentement révélé un mufler de lion ravagé par les chants de l'expérience ; et la bouche trop largement fendue, je la vois désormais comme gueule engloutisseuse d'un gardien du seuil.

Pourtant je le sais inoffensif, serviable, toujours prêt à s'éclipser ou se dissimuler sous la capuche pointue. Pourquoi est-ce lui qui a été choisi entre tous pour apporter la Révélation dont nous ne savons que faire, qui encombre la chaîne des Prieurs ?

Curieux hybride, faible et sans défense, mais d'une longévité qui dépasse notre entendement. Il est mon serviteur et j'ignore les sortilèges qu'il véhicule dans sa bosse. Nous n'avons pu nous débarrasser de sa présence, importune puisqu'elle contrarie, ne serait-ce que par sa difformité, notre aspiration à disparaître sous la lourde cape blanche, verticale, ascendante, reflet d'un ciel d'ailleurs.

Il est là, silencieux toujours. Je m'interroge : quand la Fille des Étoiles a gravi la mesa, qui des deux guidait l'autre ? Il a le premier senti le feu qui brûlait et l'a signalé à la Fille des Étoiles, à laquelle il avait voué une totale adoration dont les racines ne me sont pas perceptibles.

Il m'aide à disposer les pièces sur le grand échiquier, et parfois je lui demande, lorsque je sais mal répondre à un carrefour de lumière qui tombe de la baie en arc brisé, de pousser un pion. Il tord un rictus qui ressemble à un grognement de fauve, saute sur le bord de la table d'une détente féline, et avance — au hasard semble-t-il — plusieurs pièces qu'il déplace de sa paume ; ensuite il descend et s'assied dans un coin, vacant ou songeur je ne sais. Alors je réfléchis sur la nouvelle répartition des forces et cette recherche m'occupe d'ordinaire plusieurs jours avant que j'y découvre une signification. Mais elle vient toujours et je m'étonne de sa science.

Il devrait être un vieillard et il joue comme un enfant. Le balayage est pour lui occasion de dessiner sur les dalles des formes qu'il efface successivement en s'amusant fort, des formes gratuites, un entrelacs de pistes et de clairières dont il se réjouit en y appliquant toute son attention, yeux rivés sur ses fantaisies dénuées de sens... ou aussi indéchiffrables que les points sur le bracelet. Quand il a réussi ce qu'il considère sans doute comme un exploit, il quémande une approbation.

Il me gêne. Sa permanence me rappelle les paroles douteuses, toujours à reprendre, du Vieillard des Anciens Jours et la médiocrité dont je supporte seul le poids. J'envie les Prieurs d'avant la Révélation, assurés dans leur rectitude. Il me faut désormais suivre leurs traces en portant ce fardeau supplémentaire.

Pensées vaines. Je dois continuer.

5

L'IMPÉRATIF

Sur un signe du Prieur le gnome avait de nouveau disparu sous la table. Le visage aux yeux vides était de pierre.

— Tu en as assez entendu. Tu prendras connaissance de la suite quand tu me succéderas, ce qui ne tardera guère.

Le sol de la cellule s'était incliné, rompant l'équilibre, juste assez pour que je glisse dans le malaise d'une torsion inattendue. Du mur basculé coulait une marée molle de vagues qui se répétaient avec si peu de variations:

Les Fondateurs étaient des médiocres

Les Fondateurs étaient étriqués

Les Fondateurs étaient un rebut

Écarté

Surveillé

Douteux

Les Fondateurs...

— Peut-être : encore n'est-ce pas assuré car le sens de la Révélation est ambigu. « *Mes souvenirs se sont effilochés.* » Pourquoi pas recomposés au gré d'une nostalgie ? Il t'y faudra méditer. Conserve ce bracelet d'argent. Les points qui en constellent la face interne sont sans doute langage des origines qui nous illuminerait, mais nul n'a réussi à les déchiffrer.

Dans ces conditions que veux-tu changer ? Peux-tu faire que vide et plein s'intervertissent ou que deux corps se compénètrent ? Es-tu bulle à la couronne réfléchissant l'Âme du Monde ? « *De termes même dans votre langue il n'est pas.* »

Réponse au pourquoi des mots insatisfaisants redits à satiété. Quels mots seraient adéquats ?

Mais ma bouche restait pâteuse.

— Et la Hiérarchie ?

Le Prieur parlait avec patience ; son rôle était d'assumer cette tâche ingrate avant de s'en aller :

— Supprime-la et il restera de petits paquets épars qui bientôt se combattront mutuellement. Le schéma sans déviation que nous maintenons est meilleur que le règne des Vampires, et nous les contenons. Ils travaillent la pâte des hommes et leur font verser le sang dont ils sont tellement friands, mais nous les empêchons d'imposer sans répit l'esclavage à ces pauvres hères, que nous structurons peu à peu. Mieux vaut être caricature de la lumière qu'émanation de la cruauté. Nos lignes sont l'inscription sur le sol de notre appel, l'immense sémaphore reflet des constellations, engendreur de signaux qui permettront qu'on nous retrouve. Effaçons-les et nous nous enfoncerons plus encore dans la tactique dictée par la viscosité de la terre. Qu'importe que nous ayons ou non des comptes à rendre ! Nous ne nous appartenons pas.

— Alors à quoi bon la Révélation ?

La pierre entrait dans l'ombre légère du crépuscule. — À nous rappeler notre indignité.

Tout était proféré sur le ton de l'évidence. Les lèvres qui s'évanouissaient dans la nuit avaient repris les paroles, les doutes planés dans le ciel incolore et sur les marches de calcaire.

— L'escadre voguait pour combattre les forces méphitiques affamées de lumière. À nous il ne reste peut-être que le combat. Nous ne pouvons désertier.

Le manteau, tache blanche dans l'obscurité, se dressait devant moi.

— Et si les Gluants s'infiltraient entre nos lignes ?

— Il peut même se produire qu'ils nous singent et s'en servent. Il se peut que déjà ils aient essaimé, déguisés. Mais tant que l'armature tiendra bon, ils n'envahiront pas.

Au cours des décennies je n'ai pu trouver d'autre réponse. Les axes ne seront jamais assez profondément marqués par nos patrouilles.

FRACTURES

1

LE MUSICIEN

Le triangle d'ombre tombe des parois à pic sur le fond plat du canyon où l'itinéraire imposé suit la piste de lumière neutre, froide. Des carcasses redoutables dévalent soudain dans le vacarme, et je dois à tout instant prendre garde car elles me sont hostiles, prêtes à me broyer entre les flancs de leur malveillance. Elles me sont hostiles, pétrification chacune d'une parcelle de matière gluante dont un développement incertain, travaillé par notre emprise, a dégrossi l'apparence ; restées chaos dans leur agglomérat qui tend à écraser de son poids l'éclat de lumière glissant à l'intérieur de leurs viscères. Il n'est de jour qu'embardees inattendues ou soudaines irrptions transversales ne soient près de me projeter contre le ventre de la bête où être déchiqueté. Il me faut un regard d'autant plus attentif que je suis seul pour assurer le service depuis que l'autre Frère a disparu au cœur d'un craquement de coques brisées.

Les crêtes scalaires, aux ressauts brusques, se découpent, inégales, ne se peuvent plus parcourir. Les fonds encaissés dictent mes patrouilles, excluant la possibilité de gravir les verticales qui délimitent le ruban aplati. La multitude grise dans le soir ne me voit pas, forces indifférentes closes sur elles-mêmes dont les profondeurs confuses, seules, visent à évincer par leurs contractions cette écharde de lumière. Les tissus conjonctifs ont proliféré, turgescence d'une matière aveugle qui nous entoure mieux que les ennemis liés à la nuit d'anthracite. Le ciel s'est épaissi en coupole neutre, à travers laquelle il n'est plus permis de regarder les dérives stellaires pour nous rappeler notre origine. Terre d'exil comme il n'en fut jamais, même pour ceux que projeta l'ouragan.

Le flot charrie des masses plus espacées, non moins dangereuses. La matière que nous avons cherché à enfouir s'est gonflée, soulevée par l'ennemi immémorial. Nous l'avons cru anéanti mais il profite de la nostalgie qu'exerce sur les hommes de chair notre vide éthéré ; il les mord et suce leur sang afin de se nourrir des miroitements absorbés.

Je sais leur présence derrière ces murailles grenues, tapis dans les alvéoles indéfiniment répétés.

L'itinéraire se casse pour emprunter un défilé, sorte de bras mort moins profond où l'attention, sans se relâcher, peut se détendre. Mais, dans le soir mal éclairé de l'hiver, cet affluent se remplit de pièges latents qui me contraignent à ralentir l'allure, d'autant qu'il s'achève sur une transversale, croix en tau dont les deux branches perpendiculaires sont génératrices d'obstacles soudains.

Le musicien y chante, jambes croisées, et je ne sais pourquoi ces accords me plaisent. Peut-être parce qu'ils rythment ma patrouille en y introduisant un point fixe que je sens n'être pas hostile, amical il se pourrait, bien que la voix qui se raucit par àcoups évoque davantage des failles aux grottes constellées interrompant un plateau que le grand vide dont je suis l'émissaire. Sa carrure et le modelé de son visage témoignent d'une souplesse étrangère aux parois rectilignes ; une force exilée.

Je répugne à m'avouer que sa mélodie étend une zone de protection répulsive contre les masses qui me prendraient par le travers, car rien ne m'autorise à tolérer une aide aussi ambiguë et il me faudrait alors le chasser de ce lieu. Mais nulle instruction précise ne m'y oblige, et je ne peux me permettre de négliger un secours, aussi aléatoire et hypothétique soit-il.

2

INFLEXION

Sous la lampe de l'appentis le gnome qui me sert d'écuyer se livrait à quelque besogne d'entretien. Il posa sa pince coupante, leva vers moi une grosse main tachée de cambouis et me lança de sa voix flûtée :

— Un compagnon pour vous, Messire.

Quel envoyé du Centre était parvenu jusqu'à ces parages abandonnés ? Je réfrénaï l'espoir trop prompt à jaillir et mis pied à terre. Le gnome me brossait en expliquant :

— Juste arrivé en fin de soirée. Tenue réglementaire. Je vous attendais avec impatience, Monseigneur. Ça ne m'a pas empêché de terminer le graissage et de tout vérifier.

Et il se mit à rire de sa bouche tordue comme je ne l'avais jamais entendu, un rire clair et cassé de torrent souterrain.

Elle m'attendait, dans sa combinaison argentée. Nous échangeâmes les saluts d'usage et les mots de passe convenus. Elle était effectivement nommée à ce poste. Nous nous assîmes.

— Quelles sont les instructions ?

— Tenir la position par tous les moyens.

Rien n'avait changé pour l'essentiel sinon cette formule énigmatique : par tous les moyens. Je demandai des explications complémentaires. Elle ne savait rien de plus et commenta simplement :

— Les choses s'éclairciront d'elles-mêmes. La sagesse du Prieur ne lui permet pas de prononcer des paroles vaines.

J'acquiesçai ; mais, par-devers moi, je songeais au musicien. Les ordres nouveaux m'absolvaient, plus encore me conseillaient de m'appuyer sur cette aide douteuse. Et pourtant il m'était difficile d'admettre que nous acceptions de pactiser ainsi avec une force, fût-elle secourable, qui n'était pas nôtre. — Soit. Il ne m'appartient pas de discuter.

C'est une guerrière éprouvée. Elle se dirige admirablement à travers les pièges qui encombrant notre itinéraire. Toutefois elle n'opère pas exactement comme moi. Elle louvoie davantage, se laissant porter par moments au fil de courants qui me paraissent périlleux entre tous, de sorte que, tout en respectant la voie imposée, elle distord la ligne pure que je me suis appliqué à tenir.

Naît une interrogation mal formulable, quelque chose qui n'est pas une interrogation à proprement parler, plutôt un trouble indécis, car rien ne me permet de conférer des contours stables et précis à cette sensation. On dirait que l'itinéraire s'est modifié, imperceptiblement, juste assez pour que je ne le retrouve pas parfaitement. Je suis encombré d'adverbes et d'adjectifs qui obscurcissent ma pensée, m'interdisent de la délimiter et d'en reconnaître la superficie. Peut-être ce malaise provient-il simplement d'une trop longue habitude à me guider seul parmi les masses redoutables ; péril de la solitude ! J'ai mis au point une tactique valable pour moi seul, qui risquait de se figer en mécanisme. Il me faudrait évoquer avec précision comment manœuvrait l'autre Frère avant sa disparition, mais je ne le peux plus. Il est fort possible qu'il ait lui aussi choisi des voies qui ne couraient pas parallèles aux miennes.

J'attendais avec appréhension de croiser le musicien. En lui sont les racines de mes doutes et j'ignorais ce qu'elle allait penser de cet intrus tenace. Elle sembla l'ignorer et nous achevâmes le parcours sans commentaires.

Le lendemain il n'y avait plus de musicien. J'ai ralenti pour m'assurer de son absence. Le carrefour vide ne m'adressait aucun signe de reconnaissance et, un bref instant, j'ai senti les cordes de mon cœur se pincer. Ma honte en fut grande car déjà elle m'avait rappelé à l'ordre en me doublant et prenant la cassure à angle droit. Je la suivis, attentif à la piste. Argentée devant moi elle avançait comme, la veille encore, les ondes harmoniques ; aussi me parut-il que la présence d'un compagnon m'était suffisant secours. L'avait-il senti, cet allié avec qui je n'avais jamais échangé de salut ? Avait-il jugé bon de s'éclipser, sa présence devenue inutile ? Questions sans réponses, qui pourtant m'assuraient que je n'avais pas été coupable de négligence en acceptant cette aide tacite.

Elle a fracturé mon sommeil. La nuit le gnome soulève la tenture derrière laquelle je dors et elle pénètre dans cet enclos réservé au vide sans rêve ; elle entre à pas lents et silencieux, se penche sur moi ;

j'entends son souffle, je ne bouge pas, je respire régulièrement sans ouvrir les yeux, mais je la sens qui s'incline jusqu'à toucher mon front et n'en comprends pas les raisons. Rien ne se passe. Rien de plus que le passage d'une ombre si légère que l'air autour d'elle ne vacille pas et le gnome referme la tenture avec la même absence étouffée.

Peu importe qu'elle vienne en personne ou que ce ne soit qu'un songe ; la nudité dans laquelle je plongeais pendant les heures nocturnes s'est peuplée depuis son arrivée. Le gnome est son ami de toujours ; il la comprend sans qu'elle ait besoin de lui donner d'ordres, plus soucieux de son matériel qu'il ne fut jamais du mien.

Et pourtant s'il y a un coupable, ce ne peut être que moi. Elle obéit aux règlements avec une rigueur, une exactitude absolues. Je crains d'amplifier mes inquiétudes, mais j'ai beau m'efforcer de ne plus penser à ces visites nocturnes, elles ont élu domicile au profond de moi-même. Ma démarche s'en ressent ; à plusieurs reprises j'ai commis des fautes qu'elle a rattrapées par une manœuvre habile. L'écuyer rit, de ce rire nouveau, quand il nous voit rentrer et il sert le dîner en ouvrant largement sa bouche élargie sur des chicots de dents. Rien n'a changé et tout me semble s'être gauchi. Au sein d'une austérité inentamée s'est glissé un élément de bien-être, une sorte de dilatation qui me fut inconnue.

Ce soir le musicien était appuyé contre le pilier de bois de l'appentis tandis que le gnome, clé à molette en main, s'affairait à de menues occupations. Cette présence ne semblait pas l'importuner, lui que j'ai toujours vu si réticent à côtoyer quiconque. Le musicien restait immobile, bras croisés, et je m'étonnais qu'il osât se rendre à ce poste où nul ne venait jamais. Il nous suivit à l'intérieur ; nous attendions, incertains, ou du moins j'attendais car j'ai l'impression qu'elle prévoyait les gestes à venir. Il s'arrêta devant l'extrémité de la table :

— Je m'en vais de ces lieux.

Voix ferme, bien timbrée, accordée à son chant. Il sortit un lourd sac de cuir de sa besace et le déposa sur la table, salua d'une inclinaison de tête et partit.

La Fille des Étoiles tendit le bras et défit le cordonnet qui fermait la bourse. Des éclats rouges et verts illuminèrent la pénombre en roulant sur le plateau de bois. Je n'imaginai pas qu'émeraudes et rubis pussent atteindre des tailles pareilles. Les polyèdres éclatants s'immobilisèrent. Nous restions à les examiner. Longtemps. Elle parla la première :

— Par tous les moyens.

Je fronçai les sourcils.

— Ce sont enfants de la terre. Comment accepter leur aide ?

Les pierres vacillaient, clignotaient, réverbéraient leurs scintillements. Elle les scrutait songeusement.

— Elles sont dures, rigoureuses, reflet des étoiles, étrangères aux Gluants que nous avons mission de refouler.

Je m'efforçai, sans conviction, d'objecter :

— Il conviendrait de les envoyer au Centre.

Elle tourna la tête dans ma direction, me regarda fixement : — Comment ? Il faudrait abandonner notre poste.

Le gnome est entré. Il n'a pas eu l'air surpris et a sauté sur la table où il s'est assis en tailleur. Ses mains énormes survolaient l'éclat des pierres qui le ravissaient. Il en serait un bon gardien. Elle les a replacées dans le sac de cuir et les lui a confiées. Je n'avais pas osé les toucher. Il les a reçues avec révérence et a aussitôt disparu.

Je suis allé jusqu'à la porte pour regarder le ciel. Comme à l'accoutumée une brume en coupole pesait, rendant indistinctes les galaxies. Seuls transparaissaient des amas laiteux aux contours flous, aquatiques. Sa voix monta derrière moi :

— Ces pierres nous rappellent mieux l'exigence stellaire. Elles sont les émissaires sans lesquels la fermeté perdrait son rayonnement et se dissoudrait en terne grisaille.

La combinaison argentée couleur de nuage suivait les inflexions de sa silhouette, et le ceinturon soulignait la taille...

Inversion qui ne cesse de m'étonner, et pourtant, depuis que le gnome garde ce curieux trésor, le sol des patrouilles s'est fait plus sûr. Je sens les Gluants se retirer au long de leurs couloirs coudés, hésitants, se replier vers des zones de plus en plus obscures et lointaines.



POSTFACE

Avant même de s'intéresser à l'histoire reconstituée par Jean Rigaud à partir des Fragments qui lui sont parvenus, le lecteur, dès son entrée dans le livre, est saisi par l'enchantement poétique émanant de ces pages où sont consignées, après les curieuses tribulations d'un équipage en détresse, les grandes lignes de la fondation de l'Ordre, quelquesunes de ses vicissitudes et son déclin final. La charge poétique est certes due à la langue, tout à la fois châtiée et claire, ainsi qu'à la qualité des images dont elle est tissée. Elle provient aussi de l'étrangeté des situations et des personnages sur lesquels seul un coin du voile est levé.

Les Fils des Étoiles — c'est ainsi qu'ils se désignent — ont atterri en catastrophe sur notre planète à la suite du naufrage de leur vaisseau intergalactique. Réticents à admettre la thèse de l'accident fortuit, ou pis encore télécommandé, ils se persuadent de l'existence d'une décision prise en haut lieu par laquelle ils seraient envoyés, eux qui sont porteurs de la lumière, pour combattre les créatures des ténèbres, et protéger les hommes contre ces Gluants qui voudraient leur perte. Ce modèle opposant la terre et l'air leur est instillé dès leur arrivée, quand, suffoquant dans l'atmosphère, ils ressentent l'obligation de gagner les hauteurs où leur respiration ne sera pas entravée.

Quand sont-ils arrivés ? Combien de siècles, de millénaires peut-être, couvrent ces chroniques ? Aucun indice ne fournit l'ombre d'une clé. Aucun repère chronologique ne jalonne les récits. Une telle imprécision indique à elle seule toute absence d'incidence temporelle sur les personnages, dont l'évolution n'est liée à aucune époque.

Il en va pareillement de l'espace, jamais signalisé par les marques d'une quelconque civilisation. En quelle contrée l'Ordre at-il connu son essor, jusqu'où at-il étendu son hégémonie ? Tout en étant géologiquement très familiers, les lieux ne s'inscrivent sur aucune mappemonde. Ils ne sont mentionnés que sous forme générique, « île », « forteresse », « ravin »... Ils évoqueront peut-être au lecteur des paysages déjà rencontrés, Jean Rigaud, on l'a vu par ailleurs, excellent dans l'art de restituer l'environnement naturel. Pourtant, toujours inextricablement liés à l'action vécue ou menée par les membres de l'Ordre, les paysages — différents d'un fragment à l'autre — ne semblent guère pouvoir être envisagés dans un autre contexte. Aucun personnage n'a vocation à laisser déborder son champ de vision ou d'intérêt au-delà des exigences de sa mission.

Les personnages eux-mêmes, que sont-ils, en dehors de leur grade dans la hiérarchie ? Fils des Étoiles, un point c'est tout. Le narrateur, lui, se présente toujours comme « je », mais, l'auteur nous en a prévenus dès la page de garde, d'un chapitre à l'autre ce n'est plus le même chroniqueur. Il n'a, de ce fait, jamais de nom. En d'autres termes, l'individu ne compte pas, seul l'Ordre est investi d'une réalité.

Ce que nous appelons le quotidien n'a pas droit de cité. L'économie, la sociologie, si prisées de nos jours, pas davantage. Tout au plus apprend-on incidemment que les villageois pourvoient à l'alimentation spartiate des deux ou trois Frères de leur secteur en échange de leur protection.

La structuration rigide de l'Ordre instaure un système et un rituel sans substrat spirituel avéré, qui comblent toute la disponibilité de ses membres. Le rôle de ces derniers se bornant à veiller à ce que les vampires ne ressurgissent pas, ils quadrillent inlassablement les territoires en sondant la surface du sol pour guetter la moindre anomalie.

Les grandes disciplines qui régissent nos civilisations étant si manifestement congédiées, quelle est la teneur des Chroniques ? Soutenues, on l'a dit, par une force poétique qui ne se dément jamais, elles racontent une fable cosmique où l'Homme intervient fort peu mais semble être implicitement invité à puiser inspiration dans le Monde primordial dont il est un reflet. Une fable où le mouvement nécessaire à un récit, et inhérent à la vie, fera, de loin en loin, percer contre l'immobilisme dictatorial et restrictif de l'Ordre blanc la rébellion de quelques Frères sensibles à la diversité et à la richesse du cosmos.

Pour connaître le terrain où ils se retrouvent après le naufrage, le maître d'équipage essaye d'entraîner ses hommes dans les profondeurs de la terre. Mais ceux-ci, rendus craintifs par leur intense besoin d'air, ne le suivent pas. Contre l'exploration de l'inconnu, signe d'ouverture, ils dressent l'obstacle de la peur, qui chez les plus autoritaires d'entre eux se transformera en négation de l'inconnu, signe patent de fermeture. Sur le chaos, qu'il refuse d'examiner, l'Ordre blanc imposera une grille sous prétexte de structurer le monde. Cette recherche de clarté ne serait pas en soi blâmable, car il faut d'abord tracer des lignes et des limites avant de s'en évader par l'intuition. Mais à se fier dès le départ à la spontanéité sans frein on ne sort pas du chaos, ainsi que l'ont jadis prouvé, sauf dans quelques cas exceptionnels, des tentatives comme celles du Fourierisme ou, plus récemment, du Surréalisme.

Enhardis par leur combat victorieux quoique ambigu contre les créatures des ténèbres, les nouveaux chefs élaborent un dogme auquel les novices devront se soumettre. En quoi consiste ce dogme ? Nous ne le saurons pas ; le novice non plus, sauf, peut-être, s'il accède un jour au Cercle des Douze, car lors de l'impressionnante cérémonie d'initiation il n'entend que des sons. L'obéissance est son devoir premier, et le questionnement formellement interdit.

Aux Frères soumis succèdent, dans la suite des récits, ceux chez qui l'aspiration et le doute se montrent de plus en plus actifs. Le premier d'entre eux est intrigué par la Pierre à Aiguiser, ce roc émergeant de l'eau établissant entre les deux Éléments une corrélation que l'Ordre récuse puisqu'il n'admet que les réalités aériennes. Il disparaît sans qu'on en sache plus sur son sort. Par contre le fugitif qui, sous un autre climat, est rattrapé, laisse, en témoignage de son enquête sur le monde, un bracelet ouvert gravé de signes attestant la multiplicité de l'inconnu. Quant au Frère justicier qui le met à mort, il est à son tour contaminé par le doute et ce doute il le traduit par le désir d'individualité qu'un nom lui donnerait.

Les brèches ouvertes dans la toute-puissance des Fils des Étoiles sont aussi l'œuvre des hommes sur lesquels ils règnent. Les hommes aspirent à la connaissance et à la variété qu'apporteraient les voyages, mais ceux-ci leur sont, dans la logique des tabous imposés par l'Ordre, défendus. Leur révolte, outre la mort de quelques membres de la confrérie, a pour résultat collatéral d'ouvrir les yeux du Frère chroniqueur à l'ampleur d'un paysage sur lequel les Fils des Étoiles n'ont aucune prise, ce à quoi nul d'entre eux n'avait osé prêter attention jusqu'alors. Ce sont là des prodromes d'un éventuel effondrement de l'Ordre dont le livre ne relate cependant pas la consommation, omission signalant peut-être que le Pouvoir n'est jamais éradiqué.

N'insistons toutefois pas sur ce dernier point, l'interprétation politique est assurément tout à fait admissible, mais c'est le concept d'une parabole cosmique qui semble le plus riche de sens. Que constate-t-on, en effet ? Les Fils des Étoiles qui restent dans la ligne ne peuvent survivre que sur les hauteurs où l'air est subtil. Les Nymphes, si heureuses dans leur milieu aquatique, s'exposent aux sabres de l'Ordre dès qu'elles en sortent. Les derniers représentants du Petit Peuple tapis dans les profondeurs de la terre, sont tenus pour des Gluants par la confrérie et pourchassés dès qu'ils sont en contact avec les hommes de la surface. En somme, ils ne peuvent, les uns et les autres, prospérer ou du moins se maintenir, que s'ils restent confinés dans leur Élément propre. Mais ce faisant, ils doivent renoncer à toute évolution et fuir la complexité qui seule serait facteur de progrès et de plénitude de vie.

La position particulière de l'Ordre blanc, qui s'arroe une suprématie au nom d'une prétendue supériorité de l'air porteur de lumière sur les valeurs de la terre qu'il nie, de l'eau qu'il rejette et du feu qu'il ignore, réside en sa démesure. Elle l'amène à vouloir supprimer les ressortissants des autres Éléments. Cela pourrait encore une fois nous aiguiller vers le terrain politique, si une autre de ses caractéristiques n'était pas prépondérante : en se prétendant championne de l'Air tout en inculquant à ses membres qu'ils ne sont « qu'un manteau découpé sur du vide », la confrérie ravale les valeurs vitales de l'air au rang de métaphore du vide. Comment ne pas comprendre qu'elle se drape dans ce manteau pour masquer son vide réel, initial, son imposture fondamentale, que la Révélation nous dévoile dans l'avant-dernier chapitre ?

Par ailleurs le seul moyen de se perpétuer, pour la population de chaque Élément, est de recruter parmi les hommes des sujets qu'elle formatera à son image. Un anthropologue pourrait ici gloser sur l'authenticité d'une race obligée de recourir à l'adjonction de souches exogènes pour survivre, mais le propos premier de l'auteur n'est pas de réduire sa pensée à des considérations sur la pureté des races ou la validité des caractères acquis. Le propos est bien plutôt de mettre en relief, comme l'épisode du Renégat l'annonce, et la fin du livre nous y convie, la nécessité d'un vrai syncrétisme répondant à la composition de l'Univers. Les pierres précieuses représentant les valeurs telluriques sont reconnues détentrices de lumière par la Fille des Étoiles, alliant ainsi dans la paix les Éléments primordiaux qui avaient été rendus antagonistes par l'Ordre. L'annulation du droit d'un Élément à l'autorité sur les autres est donc signée, entraînant la perspective du déclin de l'Ordre blanc. Ou de sa libéralisation ?

Nadine KATZ.

